

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

HISTOIRE ET ROMANS

LE SIRE DE JOINVILLE

(SUITE)

Ce n'était pas impunément que le sénéchal de Champagne avait traversé les luttes sanglantes de la guerre, les misères et les angoisses de la captivité; il arrivait à Saint-Jean-d'Acre complètement épuisé de forces. A cet épuisement vient se joindre une fièvre continue, qui le cloue de nouveau dans son lit. Comme lui, bien d'autres souffraient; tout autour de lui l'on mourait. Logé dans la maison du curé de Saint-Michel, attendant à l'église, le pauvre malade entendait, chaque jour, résonner sous les voûtes voisines le lugubre *Libera me, Domine*. Il était seul, presque sans secours; la contagion avait atteint ses serviteurs, et levant au ciel des yeux pleins de larmes, il disait à Dieu :

« Sire, *auré* (adoré) soies-tu de cette *souffraite* (souffrance) que tu me fez. Car mains *bobans* (valets) ay eus à *moy chaucier* et à *moy levier* (pour me chausser et me lever). Et te prie, sire, que tu m'ayde et me délivre de ceste maladie, moy et mes gens. »

L'humble prière fut exaucée, et c'est à soixante ans de là que le sire de Joinville, alors octogénaire, mais toujours vert et vigoureux, nous raconte comment, aux jours aventureux de sa jeunesse, il a tant de fois touché à son dernier moment.

Louis IX, tranquille sur le sort de ses sujets de France, qu'en partant il avait laissés sous la régence aussi ferme qu'expérimentée de la reine-mère, appliquait exclusivement ses soins aux

intérêts des chrétiens d'Orient, réparant à ses frais les murs du peu de villes qui leur appartenaient encore, et ravivant, par son exemple, la constance dans ces cœurs abattus. Deux ans s'écoulaient ainsi; le roi n'annonçait aucune intention de retour en Europe. Il avait avec lui sa femme, ses jeunes enfants, les deux frères qui lui restaient; dans ce cercle de famille, il pouvait, à la rigueur, prendre en patience son éloignement de la terre natale. Mais les barons, mais les simples chevaliers n'avaient pas la même consolation. Cet éloignement dont ils n'entrevoyaient pas le terme leur devenait de plus en plus insupportable; le mal du pays, dévorant et terrible, les rongait. C'était comme une nouvelle épidémie qui ravageait l'armée. De son côté, la régente pressait le Roi, dans toutes ses lettres, d'abrèger son absence. Incertain sur ce qu'il doit faire, Louis assemble son conseil pour en délibérer.

Cette délibération, à laquelle Joinville nous fait assister, est encore une scène des plus curieuses.

La grande question est posée : « Le Roi doit-il rester? le Roi doit-il partir? »

« Partir! répondent unanimement les princes et les hauts barons, consultés les premiers. »

C'est au tour du sénéchal d'opiner : que va-t-il dire?

Et lui aussi, nous n'en pouvons douter, songeait souvent au noble château de ses pères et

à toutes les affections qui l'y rappelaient. Mais une pensée primait chez lui toutes les autres : celle des malheureux prisonniers demeurés en Égypte, et quela mauvaise foi des Mamelouks y retenait, au nombre de douze mille, contrairement aux termes du traité. Seule, la présence du Roi en Orient les protégeait encore ; que deviendront-ils, si cette protection vient à les abandonner ? Non ; le Roi ne peut partir tant qu'il n'a pas obtenu leur délivrance.

Tel est l'avis de Joinville. On l'écoute dans un morne silence.

« Il n'y avoit là, dit-il, personne qui n'eust de ses amis ou de ses proches en prison ; c'est pourquoi personne ne me reprist, mais tous se mirent à plorer. »

Cependant, interrogé après lui, un autre seigneur se lève pour l'appuyer : c'est Guillaume de Beaumont, maréchal de France. Mais dès les premiers mots, il est brusquement interrompu par un vieil oncle, le sire Jean de Beaumont, qui l'apostrophe en termes injurieux :

« Vilain discoureur (*orde longaigne*), que voulez-vous dire ? Rasseyez-vous tout coy. — Le Roi dit : — Messire Jean, vous faites mal, laissez-le dire. — Certes, sire, non feray. »

Que nous sommes loin encore, bon Dieu ! de la monarchie de Versailles ! *Non feray* : Représentons-nous parole semblable lancée en plein conseil aux oreilles de Louis XIV ; que fût-il advenu du téméraire qui l'eût prononcée ? Autre temps, autres mœurs. A la fière réponse de l'indépendance féodale, le roi du treizième siècle ne réplique rien ; devant l'autorité de l'oncle, le maréchal de France courbe la tête, et Guillaume de Beaumont se rassied tout coy, comme un enfant rabroué par son maître d'école. « Après cela, poursuit Joinville, nul ne s'accorda à mon avis, sinon le sire de Châtenay. »

Louis, sans laisser lire sur ses traits le parti vers lequel il incline, a tout écouté. Il lève la séance, et remet la décision à huitaine.

Au sortir du conseil, Joinville se voit de toutes parts assailli de reproches et de récriminations pour l'opinion émise par lui. Il vient prendre sa place ordinaire à la table du Roi ; le Roi, contre sa coutume, ne lui adresse ni un mot ni un regard. Le pauvre sénéchal le croit sérieusement courroucé contre lui. Le repas fini, tandis que Louis dit ses grâces, il se retire dans l'embrasure d'une fenêtre, et là, les bras passés dans les barreaux, se demande tristement ce qu'il fera si le Roi s'éloigne. Il restera, lui ; il ira trouver le prince d'Antioche, qui est un peu son parent, et attendra qu'une nouvelle armée de Croisés arrive en Orient pour délivrer les prisonniers.

Tout à coup, quelqu'un qu'il ne voit pas vient s'appuyer sur ses épaules ; deux mains se posent sur sa tête. — Il croit avoir affaire à l'un des seigneurs qui l'avaient le plus tourmenté dans la journée : — « Laissez-moi en paix, consei-

gneur Philippe de Nemours, » — dit-il. En même temps, il tourne la tête ; l'une des deux mains glisse sur son visage. Le contact d'une bague bien connue de lui trahit l'espiègle qui vient ainsi le surprendre : c'est le Roi !

... « Et il me dist : — Tenez-vous coy, car je vous veux demander comment vous avez été si hardi, vous qui êtes un jeune homme, que d'oser me conseiller de demourer, contre l'avis de tous les grands personnages et les sages de France qui me conseillent de m'en aller. — Sire, répondis-je, je tenois en moi-même ce départ pour mauvais, ainsi je ne vous le conseilerois en aucune manière. — Dites-vous, reprit le Roi, que je ferois mal, si je m'en allois ? — Si Dieu m'assiste, sire, ouy. — Et il me dist : — Si je demoure, demourerez-vous ? — Et je luy dis qu'ouy, fût-ce à mes dépens ou aux dépens d'autrui. — Or, soyez tout ayse, dit-il, car je vous sçay bon gré de ce que vous m'avez conseillé ; mais ne le dictes à personne de toute la semaine. »

Ces bonnes paroles remettent le calme dans l'âme du sénéchal, et, sans en divulguer le secret, il y puise plus de force pour se défendre contre ceux qui l'attaquaient.

Le Roi reste donc, et Joinville avec lui ; mais tous n'ont pas le même courage. Les comtes d'Anjou et de Poitiers, frères du Roi, partent les premiers, sur l'autorisation qu'il leur en donne. Cet exemple est suivi par nombre de seigneurs.

Deux autres années se passent, peu fertiles en événements, mais marquées par une foule de petits incidents qui font ressortir la couleur du temps et des lieux où ils se produisent. Telles sont les relations pleines de déférence et de respect qu'entretenaient avec Louis IX les divers potentats de l'Orient, chrétiens ou musulmans. Il n'est pas jusqu'au *Vieux de la Montagne*, ce terrible chef des Assassins, dont le nom seul fait pâlir d'effroi tous les grands de la terre, qui n'envoie au Roi de France des propositions pacifiques d'alliance, accompagnées de présents dont Joinville nous donne la curieuse énumération :

« Les messagers apportèrent la chemise du Vielz, et dirent au Roy que c'étoit signifiante que, comme la chemise est plus près du corps que nul autre vestement, aussi veult le Vielz tenir le Roy plus près en amour que nul autre roy ; et il envoya son anel, qui estoit de fin or, là où son nom estoit escript, et li manda que par son anel respousoit-il (il épousait) le Roy... Entre joyaux il envoya un *Oliphant* (éléphant) de cristal, et une beste que l'on appelle *Orafle* (girafe), de cristal, et pomes de diverses manières de cristal. Et toutes ces choses estoient fleuretées d'ambre... lié sur le cristal à bèles vignètes de bon or fin. Et sachiez que sitost comme les messagers ouvrirent leurs écrins... il sembla que la chambre fust

» embaumée, si souef flairoient (tant ils sentaient
» bon). »

L'éléphant et la girafe de cristal, de même que la chemise du Vielz, n'ont pas eu probablement une bien longue durée; mais l'échiquier qui faisait partie de ces dons magnifiques subsiste encore. Il figure, à ce que nous croyons, parmi les richesses du Musée de Cluny.

Les Tartares, dont le flot conquérant roulait alors sur l'Asie, occupent à leur tour notre auteur. Il nous décrit les mœurs de ces peuples, comme il nous a décrit naguère celles des Bédouïns. Mais ne pouvant marcher pas à pas parmi tant de détails dignes de fixer l'attention, nous choisirons de préférence ceux qui offrent un caractère plus intime. Joinville nous raconte, entre autres choses, comment il tient son ménage; et c'est vraiment plaisir de rencontrer dans le preux de la Massoure, un maître de maison non moins large qu'économe et prévoyant. Il nous donne aussi l'arrangement de ses journées. C'est par des exercices pieux que chacune débutait:

« J'avois deux chapelains avec moi, qui me di-
» soient mes heures. L'un me chantoit la messe
» sitôt que l'aube du jour paraissait, et l'autre
» attendoit que mes chevaliers fussent levés. Quand
» j'avois oui la messe, je m'en allais avec le Roy.
» Quand le Roy vouloit chevaucher je lui faisois
» compagnie. Aucunes fois les messagers venoient
» à luy, et alors il nous falloit travailler la ma-
» tinée. »

La société du braye sénéchal entraît désormais comme élément nécessaire dans la vie de saint Louis. Il était le compagnon des délassements, l'associé des travaux, le conseiller intime, et surtout l'ami de tous les instants. Il ne lui marchandait ni son temps ni ses services; il ne lui marchandait pas davantage la vérité, et lui mettait sous les yeux à l'occasion — souvent d'une façon joviale, mais toujours avec une entière franchise — ses torts ou ses défauts.

Alors que tant d'autres l'abandonnaient, le Roi avait retenu à son service, à un prix et pour un temps déterminés, Joinville ainsi que les chevaliers engagés par lui. Ce temps était près d'expirer, mais il n'entendait pas que le sénéchal le quittât.

« Tandis que le Roy fortifiait Césarée, j'allai en
» sa tente pour le voir; lorsqu'il me vist entrer
» dans sa chambre, là où il parloit au Légat, il se
» leva, et me tirant à part, me dist: — Vous savez
» que je ne vous ay retenu que jusqu'à Pasques;
» ainsi, je vous prie, dictes-moy ce que je vous
» donneray de Pasques à un an. — Je luy dis que
» je ne voulois qu'il me donnast de ses deniers
» plus que ce qu'il m'en avoit donné; mais que je
» voulois faire un autre marché avec luy, pour ce
» que, dis-je, vous vous courroucez quand on vous
» requiert aucune chose. Ainsi je veux que vous
» me promettiez que si je vous requiers aucune
» chose toute cette année, vous ne vous courrou-
» corez pas; et si vous me refusez, je ne me cour-

» rouceray pas. — Quand le Roy ouit cela, il
» commença à rire moult haut, et me dist qu'il me
» retenoit à cette condition; et me prit par la main
» et me mena vers le Légat et son Conseil, et leur
» recorda le marché que nous avions fait; et ils en
» furent moult contents, pour ce que j'estois le
» plus riche qui fust dans l'armée. »

Ce passage, ainsi que quelques autres des Mémoires de Joinville, semble indiquer que saint Louis se laissait parfois aller à des mouvements d'impatience redoutés de sa famille et de ses serviteurs; orages passagers néanmoins, dont la stricte équité qui faisait le fond de sa noble nature, effaçait promptement la trace. Mais l'histoire n'est pas finie; continuons:

A quelque temps de là, un chevalier est chassé de l'armée pour cause de mauvaises mœurs. Joinville va trouver le Roi, et lui demande le cheval de l'expulsé, non pour lui, mais pour un pauvre gentilhomme qu'il protège. Sa requête est mal accueillie.

» Le Roy me respondist que cette prière n'estoit
» pas raisonnable, que le cheval valoit encore
» quatre-vingts livres; et je lui dis: — sire, vous
» avez rompu nos conventions, puisque vous vous
» courroucez de ce que je vous ay requis. — Et il
» me dist tout en riant: — Dictes tout ce que vous
» voudrez, je ne me courrouceray pas. — Et pour-
» tant n'eus-je pas le cheval pour le pauvre gen-
» tilhomme. »

Nous pouvons juger, d'après ce même épisode, sur quel pied de douce familiarité Joinville vivait avec le Roi. Dans le peu qu'il nous dit de la Reine Marguerite de Provence, on voit qu'elle aussi le considérait comme un ami sûr, un conseiller, souvent même comme un protecteur. Pendant le séjour de Louis IX à *Sayette*, c'est-à-dire à Sidon, la Reine, qui était demeurée malade à Jaffa, vint rejoindre son mari. Joinville apprend son arrivée, quitte le Roi sans rien dire, se rend au devant d'elle et l'amène au château. Il retourne ensuite auprès du Roi, qui était dans sa chapelle. Louis lui demande si la Reine et ses enfants se portent bien, et, sur la réponse affirmative du sénéchal: — Je savais bien, reprend-il, en vous voyant lever d'auprès de moi, que c'était pour aller à sa rencontre, c'est pourquoi je vous ai fait attendre au sermon.

« Je vous rapporte ces choses, poursuit Joinville,
» pource que depuis cinq ans que j'estois auprès
» du Roy, il ne m'avoit encore parlé de la Reine,
» ni de ses enfants, ni à moy, ni à personne; et ce
» n'estoit pas bonne manière, comme il me semble,
» d'estre étranger à sa femme et à ses enfants. »

L'humeur communicative du sénéchal ne s'accorde pas de cette réserve austère, qui oblige l'âme à renfermer en elle-même ses impressions; mais on est tenté de lui faire un reproche tout pareil; car lui non plus ne nous dit rien de sa femme et de ses enfants, et l'on aurait vraiment bien envie de lui en demander des nouvelles. Mais il nous

répondrait sans doute que le sire de Joinville n'a pas entrepris ses Mémoires pour nous parler de son propre individu et de ce qui le touche en particulier. Si sa personnalité y tient une grande place, c'est parce que les circonstances le veulent ainsi, en la reliant aux événements qu'il raconte et à celle de l'homme qu'il a le plus aimé et le plus honoré sur terre, bien qu'il n'hésite pas à le blâmer, quand il le croit fautif en quelque point.

A côté des scènes qui nous transportent dans l'intérieur domestique de saint Louis, l'auteur continue à noter les faits singuliers, les hors-d'œuvre, dirons-nous, que le hasard présente à sa curiosité. Tel est, entre autres, celui-ci :

- « Tandis que le Roy estoit à Sayette, on lui ap-
 » porta une pierre qui se levoit par écailles, la plus
 » merveilleuse chose du monde; car quand on le-
 » voit une écaille, on trouvoit entre les deux
 » pierres la forme d'un poisson de mer; le poisson

» estoit de pierre, mais il ne manquoit rien à sa
 » forme, ni yeux, ni arête, ni couleur, ni autre
 » chose, en sorte qu'il estoit tel que s'il eust été
 » vivant. Le Roy m'envoya une pierre semblable,
 » et je trouvois dedans une tanche de couleur
 » brune, et de telle façon qu'une tanche doist
 » estre. »

Le sénéchal commençait à s'accoutumer aux prodiges de la nature. C'est évidemment ici un poisson fossile qu'il nous décrit, sans chercher cette fois aucune explication conjecturale à l'étrange merveille qui le frappe d'étonnement. Pour en chercher une, il aurait pu cependant, sans trop s'écarter de la vérité, remonter tout au moins au déluge. Cette observation géologique, précédant à une distance de près de six siècles celles de Cuvier et de ses savants émules, n'offre-t-elle pas un épisode remarquable dans l'histoire de la science?

APHÉLIE URBAIN,

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

VIE DE LA MÈRE SAINT-JÉROME

RELIGIEUSE DE LA CONGRÉGATION DES OISEAUX

Quoi qu'en disent les libres-penseurs, les maisons religieuses ont été, depuis les temps les plus reculés, des foyers d'intelligence et de nobles études; je ne parle pas seulement de ces monastères d'hommes où se sont conservées, pendant de longs siècles de guerre, les traditions de l'antiquité, où de savants copistes usaient leur vie à reproduire Virgile, Tacite, les Pères de l'Église et les annales de l'histoire de leur pays. Le monde lettré sait ce qu'il doit aux travaux et à l'érudition des Bénédictins, qui ont évangélisé, défriché et instruit l'Europe entière. On sait les services rendus à l'éducation de la jeunesse par d'autres communautés savantes, les Augustins et les Jésuites; mais ce qu'on sait moins peut-être, c'est à quel point les lettres humaines furent en honneur dans les monastères de femmes. Montalembert, dans son admirable *Histoire des Moines d'Occident*, nous a montré ces cloîtres anglo-saxons où les recluses consacraient leur vie à prier Dieu et à cultiver les saintes lettres;

poètes, elles célébraient dans leurs vers le Dieu auquel elles s'étaient consacrées; historiennes, elles conservaient les annales de leur monastère et le souvenir des grandes actions des saints et des rois; les noms des abbesses Ebba, Ellida, Verca, Ermenburge, Hilda, rappellent des vertus et une science qui charment et reposent parmi les sanglantes vicissitudes de cette époque. Saint Boniface, apôtre de l'Allemagne, était lié d'une sainte amitié avec l'abbesse Liobe, aussi savante que vertueuse; la religieuse Horswitha, fille de Saint-Benoit, enchantait le moyen âge par ses poésies lyriques et ses drames liturgiques (1). Sainte Hildegarde, sainte Mechthilde, sainte Gertrude étaient également instruites et saintes; et les monastères français ne le cédaient pas à ceux des contrées du Nord.

Dans des siècles plus rapprochés du nôtre, la Visitation nous a donné les écrits de la Mère Madeleine de Chauzy, qui sont des modèles de style grave et simple, d'éloquence rapide et de

(1) Voir *Journal des Demoiselles*, 1863, un article sur Horswitha, par mademoiselle Urbain.

justesse de diction. Elle eut bien des émules parmi ses Sœurs et celles qui lui succédèrent. De notre temps, les élèves du Sacré-Cœur savent à quelle plume vénérée elles ont dû ces traités d'histoire si complets, si clairs, si corrects, qui servaient à leurs études, et la brillante communauté des Oiseaux respectait dans la plus simple, la plus humble de ses religieuses, une science de bénédictin, un esprit fécond et une rare habileté d'écrivain. Cette religieuse était la mère Saint-Jérôme : elle passa toute sa vie dans le cloître ; nul événement ne marqua le cours de ses années, et pourtant la lecture de cette histoire sans histoire est fort intéressante. On y assiste au développement de l'esprit et des vertus de cette sainte fille ; on y pénètre dans l'existence, à la fois austère et douce, de ces grandes maisons religieuses, dont le monde même apprécie les services ; on y vit en familiarité avec de belles âmes, les compagnes et les émules de la mère Saint-Jérôme. Pour elle, ses ouvrages furent les seuls accidents de sa vie : elle écrivit pour faire du bien à ses élèves, pour propager la religion qui lui était si chère, pour glorifier Dieu dans les plus touchants mystères de notre foi, et pour rendre un dernier hommage à la mémoire d'une de ses compagnes. Ses ouvrages, qui ne portaient pas de nom d'auteur à leur frontispice, eurent pourtant un grand succès : le *Mémorial des Enfants de Marie* est entre toutes les mains des jeunes filles ; la *Vie de la mère Marie-Anne* (1) a produit la plus heureuse impression sur ceux qui l'ont lue ; ses livres de piété : l'*Année Eucharistique*, le *Mois de Marie*, le *Mois des Saints-Anges* ont vu se multiplier leurs éditions ; on trouve en effet, dans les écrits de la mère Saint-Jérôme, une facilité, un naturel exquis, une douceur et une onction qui reflètent les aimables qualités de l'auteur : « Je n'ai jamais écrit pour écrire, disait-elle, je n'ai cherché qu'à exprimer ce que j'ai senti et souffert, et ce que j'ai cru être utile au prochain. »

Elle y a parfaitement réussi. L'écrit qu'une de ses pieuses consœurs a composé sur elle mérite sa place dans toutes les familles chrétiennes ; il est intéressant et édifiant, il nourrit l'esprit et le cœur, et les lettres de la mère Saint-Jérôme, écrites à un de ses parents et à d'anciennes élèves, n'en sont pas le moindre ornement (2).

DU GOUVERNEMENT D'UNE MAISON CHRÉTIENNE

Par l'abbé CHAUMONT.

Livre sévère, mais utile, mais pénétrant, mais doux au milieu de son apparente rigueur. Avant

(1) Voir *Journal des Demoiselles*, année 1864.

(2) Un beau vol. avec portrait, prix : franco, 6 fr. 75. — Chez la veuve Max, libraire, rue Cassette, 23, à Paris.

d'être imprimées, ces conférences ont été prêchées devant un auditoire de dames chrétiennes, qui ont apprécié la justesse et la haute valeur de ces excellents conseils. L'orateur ou l'auteur, après avoir tracé, dans une belle introduction, quel fut le rôle de la femme dans les différents âges du monde ; après avoir montré à quel degré de dignité le christianisme l'a élevée, la prend, la suit dans le sein de la famille dont elle est la souveraine, et dans la direction de la maison où elle n'est plus esclave, mais reine. Il est sévère contre les abus du siècle où nous vivons ; le luxe, l'amour de l'argent, le goût effréné de la parure trouvent en lui un ennemi déclaré, mais combien il sait relever par ses conseils et fortifier et éclairer l'âme qui le prend pour guide ! Je citerai, parmi beaucoup de chapitres excellents, celui des *Visites*, plein d'avis pieux et utiles ; celui des *Domestiques*, qui respire la vraie charité chrétienne ; celui des *Plaisirs*, qui n'est qu'un habile commentaire de la doctrine de saint François de Sales sur les divertissements mondains. Le style de M. l'abbé Chaumont est correct et simple, animé par d'agréables citations qui en rendent la lecture amusante, indépendamment de l'intérêt des sujets traités ; c'est un livre à recommander aux mères de famille ; il leur offrira, dans les circonstances épineuses de la vie, un conseil sérieux, imposant même, car il est appuyé sur les grandes autorités et les grands noms du christianisme (1).

LES MÉTAMORPHOSES

DE FÉRUC-LESTRANGE

PAR MADEMOISELLE MÉLANIE BOUROTTE.

Un roman sur le déboisement et le reboisement des montagnes, un roman original, spirituel, amusant, touchant même, et qui plus est, éminemment et tristement actuel, n'est-ce pas curieux ? Nous disons que ce livre est actuel ; les inondations du bassin de la Garonne ne sont-elles pas attribuées par les savants et les ingénieurs à la destruction des forêts qui couronnaient jadis les versants des Pyrénées ? N'est-ce pas à l'erreur des paysans, à l'opiniâtreté des bergers, qui font manger à leurs chèvres et à leurs brebis tous les arbres en herbe, que l'on doit ces redoutables fléaux qui ont dévasté les villes et les campagnes ; qui ont couvert Toulouse sous le limon des eaux et englouti, avec la fortune, la vie des riverains ? Mademoiselle Bourrotte, qui possède des connaissances peu ordinaires dans les sciences naturelles, s'est souvenue de ce que l'expérience et l'observation attribuent de vertu aux forêts, ce superbe ornement de la

(1) Un beau volume, chez Victor Palmé, rue de Grenelle-Saint-Germain, 25, Paris. Prix : franco, 4 fr.

terre, dont le feuillage purifie l'air et enrichit le sol, dont les sommets attirent et retiennent les eaux, dont le mouvant éventail préserve des vents dévastateurs et des chaleurs desséchantes : elle a mis en action ces irréfutables vérités. Elle représente un village de l'Auvergne, *Féru-Les-trange*, bâti sur le flanc d'une montagne que recouvrait jadis une forêt séculaire; l'avidité moderne a fait tomber ces majestueux ombrages, et, d'année en année, ce malheureux village a subi toutes les infortunes que le déboisement amène. Il meurt de soif auprès de l'ancien lit des ruisseaux taris; il meurt de faim, car ses champs, sans eau et sans engrais, ne produisent presque rien; les animaux même périssent, faute d'herbages, et broutent, affamés, le dernier espoir des

chétives moissons; les habitants souffrent de toutes les maladies de corps et d'esprit que la misère peut amener; le pays se dépeuple, et bientôt de ce hameau, jadis prospère, il ne restera que de misérables ruines.

Quelques cœurs généreux se rencontrent et cherchent les moyens de remédier à tant de souffrances; ce n'est pas sans effort qu'on y parvient: on lutte contre la routine, l'incurie, l'ignorance, mais on triomphe... et on reboise. Plaise à Dieu qu'on imite ailleurs l'exemple de Féru-Les-trange, et que le spirituel et pittoresque apostolat de l'aimable mademoiselle Bourotte porte ses fruits.

(1) Un joli volume, chez Didier. Prix : franco, 2 f. 50.

CONSEILS

XX

LES DOMESTIQUES

Race de Caïn! des officieux! des amis malheureux! des frères tout simplement. Voilà différentes appellations consacrées à désigner la même catégorie d'individus. Une maîtresse outrée et mécontente, les républicains de 93, les philanthropes, les chrétiens ont trouvé ces noms divers sous les inspirations diverses aussi de la colère, de la peur, de la bienfaisance et de la véritable charité. Ce sont des frères certainement, ces domestiques, mais des frères d'un commerce peu facile et peu agréable, et qui, pour la plupart, ont oublié, si jamais ils l'ont su, le précepte de l'Apôtre : *Serviteurs, obéissez à vos maîtres comme au Christ même!* Ils en sont loin; on a si bien effacé le Christ et ses divins enseignements de l'esprit du pauvre peuple, que les vertus sans lesquelles autrefois on ne comprenait ni certaines positions ni certains états, n'existent plus. L'égalité chrétienne, qui descendait jadis d'en haut, pour élever et rapprocher, réside maintenant en bas, dans l'âme des pauvres envieux, des ouvriers rageurs, des domestiques jaloux et mauvais, qui voudraient rabaisser toute supériorité à leur pauvre niveau. Il faut se faire à cette idée, se répéter que l'égalité (non la chose mais le désir) est si profondément infiltrée dans les classes inférieures, qu'il est impossible de traiter maintenant

les gens que l'on solde, que l'on nourrit, comme on les traitait jadis; je crois cependant qu'au temps jadis, ce n'était que dans les comédies de Molière qu'on appelait les valets *marands*, *bélistres* et *coquins*, et je suis convaincue que dans la véritable société française et chrétienne, les rapports entre maîtres et domestiques étaient doux et faciles, le respect et la protection rapprochant les classes que séparaient les hiérarchies sociales. Aujourd'hui, il n'y a plus de respect réel, il n'y a guère plus de protection. Et pourtant, comme nous avons besoin d'être servis, comme un grand nombre de femmes et d'hommes ont besoin de servir, il faudrait tâcher de faciliter et d'adoucir ces rapports nécessaires, de faire en sorte que les bons maîtres trouvent de bons serviteurs, et *vice versa*. Et, pour y arriver, il faut s'étudier et se réformer soi-même, avant de réformer les autres : mieux élevés, plus instruits, plus heureux, nous devons être plus parfaits que nos serviteurs et les conduire au bien, s'il est possible, par l'attrait de notre exemple et celui d'une autorité toute trempée de bonté.

Le premier sentiment qui doit présider dans nos rapports avec les serviteurs, c'est l'équité. On n'est pas équitable lorsqu'on les surcharge de travail, sans vouloir leur donner d'aide, lorsqu'on

prend habituellement sur leur sommeil, sur le temps de leurs repas, sur le temps raisonnable accordé à leurs sorties, à leurs récréations; on manque d'équité lorsqu'on se réserve absolument tout le bien-être, et qu'on n'en laisse pas tomber une petite goutte sur ceux qui vivent à notre ombre. Donnez à vos domestiques, en fait de repas, de couchage, de blanchissage, l'ample nécessaire; qu'ils ne puissent pas faire de comparaisons trop fâcheuses entre votre dîner délicat et les restes insuffisants gardés pour la cuisine, entre votre bon lit et leur grabat. Le dévouement, auquel vous leur reprochez si souvent de manquer, ne peut naître dans de pareilles conditions... L'hostilité, la haine, l'envie, oh! oui!...

A la justice on doit ajouter la bonté : bonté dans les formes, en parlant avec douceur, avec politesse, en évitant soigneusement les expressions blessantes, piquantes; il faut songer que la cuisinière et le valet de chambre ont de l'amour-propre, un amour-propre à fleur de peau, très-vif et très-sensible; pourquoi l'exciter? Avant de donner un ordre, il faut voir s'il n'est pas en contradiction avec un autre ordre déjà donné; évitons soigneusement d'avoir tort aux yeux des inférieurs; ils en profiteraient trop volontiers. Un peu de réflexion, de méthode, de prévision, facilitent les rouages, mais il faut se donner la peine de penser, de se souvenir, et ne pas croire que tout est dit, que tout est excusé, lorsqu'on s'est écrié: — *J'avais oublié! Je n'ai pas de tête!* Il faut en avoir. Exemple: vous avez quelques amis à dîner; ne remettez pas au jour même de ce repas le nettoyage à fond du salon et de la salle à manger; faites froter à l'avance l'argenterie, sortez le linge et les porcelaines, faites arranger les lampes (à moins que vous ne les arrangiez vous-même, ce qui est plus sûr); que les emplettes possibles soient faites la veille et ne viennent pas compliquer, par des sorties, la besogne de vos gens. Simplifiez, simplifiez, vous vous en trouverez bien, et les domestiques aussi!

Autre marque de bonté : ne vous désintéressez pas de vos domestiques, comme s'ils étaient d'une autre chair et d'une autre espèce que vous; surveillez vos servantes, tâchez, à Paris surtout, qu'elles ne soient pas exilées dans ces affreux sixième et septième étages, destinés à la valetaille, où se trament tant de complots contre les maîtres, et où l'honneur et la probité des pauvres filles courent de si terribles dangers. Cet isolement des domestiques est une des hontes de la grande ville; cela rappelle les villes et les mœurs païennes. Surveillez les relations de vos ser-

vantes, daignez vous informer si, lorsqu'elles sortent, elles ne courent pas à leur perte; surveillez leurs dépenses, engagez-les à l'économie, au bon emploi de leur argent; soignez-les et faites-les soigner dans leurs indispositions, compatissez à leurs chagrins s'il leur en arrive; qu'elles se sentent un peu protégées, un peu aimées, si faire se peut, et leur cœur, que la dépendance rend méfiant, finira par s'ouvrir. Tous ces témoignages de bonté, qui semblent excessifs peut-être, ne sont pourtant que de simples devoirs de la charité envers ce prochain si proche, qui est mêlé à toute votre vie.

Vous devez à vos domestiques le bon exemple, la justice, la bonté; et eux que doivent-ils? le travail, la probité, les bonnes mœurs. Si un domestique pêche par ces deux derniers points, ne le gardez pas; mais si vous avez affaire à une nature droite, quelque peu raisonnable, supportez des défauts : négligence, maladresse, humeur boudeuse, et tâchez doucement de les guérir; il y a toujours quelque ressource quand le *sujet*, comme on dit en Belgique, possède un peu de raison, qualité par excellence, qualité précieuse et qu'on doit cultiver lorsqu'on la trouve chez un serviteur.

Mais où trouver des domestiques, sinon parfaits, du moins supportables? Les bureaux de placement sont bien suspects; le certificat pur et simple est sujet à caution; les renseignements privés n'offrent pas toujours une garantie sérieuse; on a peur de dire la vérité, toute la vérité, sur ces gens qui possèdent vos secrets, et qui peuvent ou calomnier, ou simplement médire. Quelques maisons religieuses à Paris (1) et dans les grandes villes, logent des servantes sans place, et l'on peut en chercher là : il s'y trouve souvent de bonnes occasions, car non-seulement on abrite les pauvres filles, mais on les instruit, on les amène ou on les ramène au bien. En province, tirer de la campagne serviteurs et servantes est peut-être un bon moyen; du reste, on est plus facilement renseigné sur leur compte, et l'on peut choisir à coup sûr.

Voulez-vous maintenant la recette d'une bonne chrétienne, qui avait toujours des serviteurs dévoués? Elle priaît pour elle, pour eux et pour tous ceux qui la servaient, artisans, ouvriers, etc. C'est une idée comme une autre.

M. B.

(1) Établissement des Dames de la Croix, rue du Cherche-Midi, Paris.

POUR UN MORCEAU DE PIANO

(FIN)

Éléazar n'avait jamais songé un seul instant dans toute sa vie à cette beauté merveilleuse dont, à son insu, il subissait la fascination.

Mademoiselle Reveroni était debout, près de la cheminée, devant une grande table de laque. Elle tournait exactement le dos à une lampe de Chine, dont le globe n'avait point été, suivant la coutume, revêtu d'un petit nuage de rose ou d'azur. Les rayons ardents traversaient la sphère enflammée et venaient se perdre dans les longues tresses blondes.

Mademoiselle Reveroni ne croyait pas devoir profaner son cou et ses épaules par une de ces torsades achetées aux boutiques des coiffeurs ou au bazar des marchands, par ces deux éternelles boucles dont la frisure immobile s'obtient par une décoction savante. On voyait sur la nuque la racine même des cheveux qui ruisselaient ensuite par nattes épaisses et retournées tout autour de cette tête mignonne et animée. Il y avait là, dans cette orgueilleuse révélation, quelque chose du mystère de la Nymphe qui laisserait voir dans son urne la source même de ses eaux.

Éléazar demeura un instant immobile, puis il se détourna à pas lents. L'impertinence de ce conseil l'avait révolté, la confiance inattendue de cette beauté l'avait ébloui.

Au bout d'un instant, il se dirigea sans affectation vers la gracieuse madame Tinguy, qui le prévint par ces paroles avenantes :

« Vous souhaitez entendre Mademoiselle Reveroni, si j'en crois ce que vous disiez à mon mari; mais nous le souhaitons tous, mon cher Monsieur Éléazar. C'est la chose du monde la plus simple. Nous lui redemanderons l'*Invitation à la Valse*, qui a produit tant d'effet, rue du Faubourg-Saint-Honoré. Informez-vous en auprès de votre oncle, M. de Souvray. C'était un triomphe, un mélange de conviction pour les artistes, et de séduction pour les profanes. Vous verrez.

» — Je vous remercie d'avance pour l'humble part qu'il me sera donné de prendre à l'admiration générale.

» — Non pas, cher Monsieur, non pas. Vous êtes un connaisseur dont le suffrage est précieux, mais, malheureusement, la critique redoutable. Au reste, vous connaissez assez le talent de Mademoiselle Reveroni, pour n'avoir rien à apprendre là-dessus.

» — Je n'ai jamais eu l'honneur d'entendre Mademoiselle Reveroni. C'est, Madame, une bonne fortune dont je me souviendrai et dont je vous serai redevable.

» — Jamais entendu, cher Monsieur! vous faites mon étonnement. Vous viendrez donc me remercier avant la fin de cette soirée; car je ne suis pas assez parfaite chrétienne pour mettre mon bonheur à faire des ingrats.

M. de Thévenon demeura, sur cette réplique, ravi de la promesse qui lui était faite, mais un peu étourdi du reproche qui lui était insinué. Madame Tinguy n'aimait pas à faire des ingrats! Avait-il sur la conscience quelque manquement ou quelque oubli?

En effet, c'était bien chez Madame Tinguy elle-même, comme nous l'avons dit, qu'un soir de l'hiver précédent, Éléazar avait commis cette insigne maladresse de sortir au moment même où Mademoiselle Reveroni allait s'asseoir au piano. Il y avait dans la question de Madame Tinguy, au sujet de Victorine, une allusion, et dans son étonnement, une critique. Ce petit dialogue avait son commentaire dans la maladresse rétrospective d'Éléazar.

IV

Ce qui dominait, je dois le dire, dans la pensée de M. de Thévenon, c'était bien moins la mémoire de son départ malencontreux, que la perspective du morceau qu'il devait entendre, ou, pour mieux dire, du consentement que Victorine allait donner à son désir.

A ce moment-là seulement, il lui sembla que sa destinée de jeune homme était fixée; qu'il allait avoir un coin pour reposer sa tête et reposer ses ailes fatiguées des tempêtes du dehors.

Il se permit alors, pour la première fois, de penser à la jeune fille, non plus à la façon du poète qui regarde la Déesse marcher sur les nues, mais avec cette quiétude profonde, cet abandon conjugal, cette naïveté de sentiment, qui font plus tard le charme et l'orgueil du foyer domestique.

Éléazar était bien toujours ce même homme confiant et superbe, pour lequel la destinée n'avait jamais eu, jusque-là, ni épreuves, ni déceptions. Il en était encore à cet orgueil de la première heure de la vie, où l'homme s'imagine

qu'il lui suffit de vouloir pour que tout le reste plie. Il lui semblait que tout était fini maintenant, qu'il était désormais cet autre homme dont il avait si souvent rêvé la destinée et pressenti le bonheur.

En effet, Madame Tinguy s'approcha du piano, prit de ses mains l'exemplaire même de l'*Invitation à la Valse* qui avait servi de texte à la conversation d'Éléazar, le déposa sur le pupitre et se dirigea vers Mademoiselle Reveroni, d'un pas confiant et tranquille, plutôt dans le dessein de satisfaire à une formalité que d'adresser une prière.

Je ne sais comment, par une de ces communications invisibles qui se produisent quelquefois au milieu des conversations les plus étrangères les unes aux autres, le mouvement de la maîtresse de la maison fut remarqué. Il se fit dans tout le salon un de ces bruits indéfinissables qu'un étranger n'aurait point été capable de comprendre ni de saisir. Était-ce le murmure d'une attente, l'applaudissement contenu de la satisfaction, l'accord de l'admiration dans la prière? Mademoiselle Reveroni avait trop l'habitude du monde et le tact trop exercé pour ne pas se rendre compte de ces intentions, comme on saisit au passage l'émanation subite d'un parfum. Elle ferma à demi les yeux et devint très-pâle.

A ce moment, Éléazar, malgré toute sa fermeté et cette puissance de réaction qu'il exerçait sur lui-même, avait peine à cacher son trouble et l'anxiété de son attente. Il était fort loin et ne pouvait démêler qu'imparfaitement les quelques gestes qui lui auraient donné peut-être le sens de la conversation.

V

Madame Tinguy commença par un mouvement de surprise qui arrêta court son sourire. Évidemment le refus de Victorine, exprimé peut-être dans des termes un peu vifs ou un peu secs, lui allait au cœur, mais son savoir-vivre et surtout sa bienveillance reprirent vite le dessus. Elle pensa que Victorine était malade, ou tout au moins qu'elle éprouvait un de ces malaises passagers auxquels on est parfois sujet dans l'atmosphère embrasée d'un salon. Éléazar lut cette question sur la physionomie bienveillante et inquiète de Madame Tinguy; mais l'air ferme et un peu offensé de Mademoiselle Reveroni rejetaient bien loin cette supposition. Madame Tinguy eut alors une pantomime éloquente et qui pouvait se passer de commentaire. Elle allait parler et sans doute insister encore. Il est permis, en pareil cas, de s'assurer des intentions de la personne que l'on prie et l'insistance n'est point de l'impolitesse. On a toujours bonne grâce à solliciter. Mais comme elle commençait en y mettant toute la séduction dont elle était capable, elle rencontra le regard un peu froid, un peu blessé,

impatient et presque provocateur de Mademoiselle Reveroni. Madame Tinguy comprit, avec beaucoup de finesse, qu'il n'y avait pas lieu de renouveler une demande inutile, ni d'appuyer sur une prière déclinée d'avance. Elle eut le bon goût de prendre son parti, et comme elle se sentait en présence d'une volonté implacable, elle poussa la condescendance jusqu'à se mettre en quelque sorte du parti de Victorine contre la galanterie et contre Éléazar.

Madame Tinguy traversa le salon d'un pas ferme et se dirigea du côté de M. de Thévenon.

Celui-ci, qui avait été pendant la guerre dans les mobiles de la Charente, sentit son cœur se dérober. Il n'avait rien éprouvé de pareil dans les charges les plus furieuses du champ de bataille.

« Il faut me dégager de ma promesse, mon cher Monsieur Éléazar; Mademoiselle Reveroni ne consent pas à nous faire le plaisir de jouer ce soir. »

M. de Thévenon s'inclina sans rien dire. Il était de trop bon goût pour paraître supposer que sa demande eût la moindre importance aux yeux de Madame Tinguy.

Mais celle-ci, malgré toute sa politesse et malgré le sang-froid avec lequel elle avait pris le refus de Victorine, ne pouvait venir à bout de dissimuler une certaine aigreur. Elle rompit la conversation avec Éléazar plus vivement qu'elle ne l'eût fait en d'autres circonstances, et pour couvrir par un peu de mouvement tout ce manège d'allées et de venues, elle se hâta de faire asseoir au piano une de ces cousines complaisantes qui tiennent, dans beaucoup de maisons, l'emploi important et modeste des *grandes utilités*.

VI

C'est dans ces danses en quelque sorte obligatoires, que ressort tout particulièrement l'avantage fait aux jeunes hommes par les habitudes du monde.

Une jeune fille ne peut guère, sous peine de se singulariser et de faire dangereusement remarquer sa mauvaise grâce, se soustraire à l'obligation d'accepter lorsqu'on la prie. Elle n'a là-dessus ni choix ni réflexion. On l'invite; elle devient semblable au soldat que l'on envoie au feu; il faut absolument qu'elle marche.

Victorine faisait peine à voir lorsqu'elle se leva de sa chaise. Pâle et défaite, elle eut encore la force d'essayer un sourire, pour répondre à l'air triomphateur de son partner. C'était un jeune collégien, peut-être encore soumis au régime de la rhétorique latine. Tout fraîchement admis dans les salons, il était comme le Doge de Venise à la cour de Versailles, et ce qu'il trouvait de plus étonnant, c'était de s'y voir. Il était à cet âge heureux où c'est déjà une joie suffisante de se

sentir exister. Cette première jeunesse ressemble à la Galathée de Pygmalion, qui s'extasie d'entendre les battements de son propre cœur.

Mademoiselle Reveroni reprit peu à peu cette physionomie de marbre, dans laquelle elle s'ensevelissait à plaisir, et la vraie femme disparut derrière ce masque sculpté, aux lignes immobiles et froides.

Pendant ce temps, M. de Thévenon profitait de la liberté que les coutumes laissent à l'homme. La pensée de se mettre au quadrille ne lui était pas même venue. Au premier appel de la musique, il s'était glissé discrètement dans la retraite du petit salon, et là, debout derrière la glace sans tain, il suivait à travers le feuillage aérien d'un palmier les mouvements de Victorine.

Il se passa alors dans son âme une de ces convulsions horribles que les natures médiocres n'auront jamais à subir.

Il vit apparaître devant lui sa destinée.

Non plus cette destinée douce et calme, dans laquelle il entrevoyait avec tant d'ivresse et d'abandon un amour partagé et un foyer domestique digne de lui, mais, tout au contraire, cet avenir agité de l'homme qui se replonge dans l'inconnu avec une espérance de moins et un découragement de plus. Il lui semblait que Mademoiselle Reveroni l'avait trompé. Il l'avait rêvée bonne, douce, aimable, douée de toutes les qualités qu'il attendait, dans sa pensée, de l'épouse et de la mère; et maintenant elle lui paraissait, comme tant d'autres femmes, un mélange de révolte et de caprice, de mauvaise humeur et de dissimulation. En outre, habitué comme il l'était à pénétrer jusqu'au fond de sa propre pensée, il démêlait avec beaucoup de sagacité et de bonne foi la blessure cruelle d'un amour trompé. Il se disait bien tout haut qu'il n'est pas permis à une jeune fille de répondre ainsi à l'honnête prière du premier venu dans le monde le plus indifférent; mais il ne laissait pas de s'avouer tout bas qu'en dehors du manque de savoir-vivre et de la violation des convenances, il avait bien espéré que Mademoiselle Reveroni accorderait quelque chose à l'insistance secrète, voilée sous la demande banale de l'indiscret. C'était cette déception-là surtout qui portait le trouble dans son âme. Il lui avait paru, dans ses espérances les plus silencieuses et les plus délicates, que Victorine ne le regardait pas absolument comme les autres hommes, et il lui fallait s'avouer aujourd'hui qu'elle le traitait, non pas même avec une indifférence polie, mais avec une rigueur visible, peut-être même avec un dédain secret.

VII

Il entra dans le caractère de M. de Thévenon de ne jamais regarder une situation comme perdue. Il avait, à cet égard, accompli dans sa vie de véritables miracles de vigueur et d'énergie.

Il se remit donc, suivant sa forte et héroïque nature, à retourner tout doucement son désespoir en résolution. Il se demandait de nouveau ce qui lui restait à faire.

Le temps pressait. C'était cette heure charmante des soirées intimes où la première froideur est surmontée, la première glace rompue, la première confiance échangée, où déjà l'on voit venir la fin de l'entretien et l'heure voisine de la séparation, où tout le monde est arrivé et où personne encore n'est parti, épanouissement délicieux que l'on sent passer à chaque battement de la seconde; mais le thé pris et le premier quadrille dansé, la première valse impatiemment attendue, il faut avouer qu'il restait vraiment bien peu d'espoir à M. de Thévenon.

Il comptait toutefois sur une dernière chance, sur une dernière tentative, et la seule pensée de réussir lui rendait toutes ses émotions de bonheur et de joie.

Il arrivait assez fréquemment chez Madame Tinguy qu'à la première soirée on succédait une deuxième, plus choisie, plus intime, plus délicieuse encore.

C'est un des besoins les plus manifestes et les plus doux des natures vraiment élevées que d'aimer à communiquer les impressions qu'elles ont ressenties. Tandis que les esprits lourds et indifférents ont besoin de digérer leurs sensations, tandis qu'il leur faut un certain temps pour trouver en eux des sentiments et des pensées, les âmes délicates et vivantes sont tout entières saisies par ce qui les environne: il ne peut se faire aucun bruit ni aucun mouvement autour d'elles, sans que ce bruit ait un écho et ce mouvement un contre-coup dans leur propre cœur. C'est ainsi qu'aux soirées de Madame Tinguy, lorsque les inconnus, les indifférents, la gent médiocre, étaient sortis, on resserrait le cercle plus étroit autour du feu ranimé, on éteignait les bougies du salon voisin, et là, tranquilles et abandonnés, un certain nombre d'honnêtes gens, pour parler comme le dix-septième siècle, jouissaient les uns des autres, en se communiquant à l'envi leurs réflexions sur les scènes qu'ils avaient vu se passer autour d'eux.

Éléazar se disait que, ce moment-là arrivé, Mademoiselle Reveroni pourrait, sans avoir l'air de céder ni de revenir sur sa décision première, faire, comme par hasard ou par oubli, un acte de complaisance gracieuse. Elle se lèverait, elle se dirigerait vers le piano. Elle ouvrirait sans affectation l'*Invitation à la Valse*, et par là se trouverait vidé cet incident qui changeait ainsi un malentendu en une catastrophe.

Pendant qu'il s'abandonnait à cette perspective d'apaisement et de joie, il fut tiré brusquement de son rêve par la voix de la jeune veuve.

— « Vous savez, lui dit-elle, que je reconduis votre oncle, M. de Souvray. Voulez-vous monter en voiture avec nous, puisque vous êtes

» de la même rue. Vous me sauverez ainsi du tête-à-tête. »

M. de Thévenon laissait voir son embarras. Trop poli pour refuser, il songeait à l'arrière-soirée dont il s'était promis tant de joie.

La jeune veuve, qui ne manquait pas de finesse, lut dans sa pensée.

— « Madame de Tinguy est un peu lasse de ses dernières soirées. Elle a prévenu qu'aujourd'hui elle ne retiendrait personne. »

Éléazar s'inclina pour accepter et pour remercier. Hélas ! sa dernière espérance venait d'être détruite, et il ne voyait plus d'issue à la situation.

VIII

M. de Thévenon eut un moment, dans sa douleur, la pensée de commettre une lâcheté.

Il se dit que peut-être il obtiendrait de la mère de Victorine ce que sa fille lui refusait si obstinément.

Éléazar, qui passait à bon droit pour un cavalier accompli parmi les jeunes filles, n'avait pas moins de réputation auprès des mamans et même des douairières.

Je ne sais s'il n'y mettait pas quelque coquetterie, mais il ne déployait jamais plus de charme et plus de séduction qu'auprès des femmes âgées. A l'ombre de ce respect inviolable sous lequel elles avaient le droit de s'abriter, il devenait étincelant. Il y avait dans l'éclat de sa parole une certaine nuance d'amour filial et de tendresse spirituelle qui donnait à son entretien un charme incomparable.

M. de Thévenon savait bien l'opinion que Madame Reveroni avait sur son compte. Il se sentait en mesure de tout lui demander et de tout obtenir d'elle, même au prix du désaveu et de l'humiliation de Victorine.

Quel triomphe pour le jeune homme de voir, à cette heure avancée, Mademoiselle Reveroni obligée de se rétracter publiquement, de revenir sur son refus et de céder, après une lutte, ce qu'elle avait si durement refusé à une prière.

La tentation de M. de Thévenon ne fut pas de longue durée. Il ne lui fallut pas plus que l'intervalle de temps nécessaire pour traverser le salon en diagonale.

Lorsqu'il approcha de Madame Reveroni, vers laquelle il se dirigeait d'un pas mal assuré, toute sa résolution s'était évanouie. Il lui avait suffi de ce court espace de temps pour se dire à lui-même, avec l'impétuosité des âmes décidées, que cette façon de s'y prendre était bien peu généreuse et ressemblait singulièrement à une misérable vengeance. N'allait-il pas faire comme ces républicains qui invoquent la fraternité ou la mort, comme ces tyrans de mélodrame qui consultent leur esclave, le sabre levé sur leur tête ? Le beau résultat, en effet, d'imposer

cette violence à Victorine, et ne serait-il pas bien avancé, lorsque, le cœur vaincu et humilié, elle aurait cédé à l'autorité des ordres maternels ? N'aurait-il pas là une belle preuve de l'estime dans laquelle elle pouvait le tenir et du prix qu'elle attachait à ses prières ?

M. de Thévenon demeura immobile devant Madame Reveroni. Le quadrille continuait toujours ; on en était à la dernière figure. Victorine était sur le point de reprendre sa place au premier rang, et de nouveau sa mère allait devenir inaccessible aux conversations.

Éléazar prit l'air indifférent d'un homme qui se laisse aller au flot et qui passe sans être vu ; mais Madame Reveroni ne s'y était point trompée. Elle dirigea sur le jeune homme le regard froid et clair de ses grands yeux gris. Lorsqu'elle souriait, on y apercevait, malgré son âge, une vague couleur de pervenche ; mais lorsqu'une émotion intérieure y venait éclater, on y voyait briller je ne sais quel reflet métallique, comme d'une lame d'épée.

M. de Thévenon se sentait mal à l'aise sous ce regard immobile qui s'adressait visiblement à lui. Madame Reveroni avait au plus haut degré la dignité souveraine du malheur immérité. L'aisance assez large dans laquelle elle vivait, était une vraie pauvreté, en égard aux splendeurs et aux richesses de son enfance.

Il fallait absolument, et sous peine de manquer à toutes les lois de la politesse, s'approcher et prendre conversation. Au reste, le jeune homme n'eut pas la peine d'entamer le feu.

« C'est donc une persécution, » lui dit-elle, à brûle-pourpoint, d'une voix très-calme mais très-accentuée ; et comme Éléazar faisait un geste de protestation et ouvrait la bouche pour une réplique : « Prenez garde, continua-t-elle, vous savez que les martyrs ne cèdent pas. » Comme elle achevait ces paroles, Mademoiselle Reveroni se présenta pour occuper le siège que masquait M. de Thévenon. Le jeune homme se effaçait pour laisser passer Victorine, lorsque Madame Reveroni prévint ce mouvement en se levant et en s'avancant elle-même. Elle donnait ainsi à sa fille le signal du départ.

Éléazar éprouva en ce moment-là un serrement de cœur dont il est heureusement donné à bien peu d'hommes de connaître l'angoisse. Pour aller jusqu'à ces extrémités désespérées du sentiment, il faut avoir vu ses espérances déçues, ses amitiés trompées, son bonheur évanoui. C'est là, en effet, ce qui arrivait à M. de Thévenon. Il lui semblait que sa jeune existence, à peine commencée, se trouvait interrompue et brisée. Tout ce qu'il avait gardé de tendresse dans son cœur et conquis de supériorité dans son âme, allait demeurer désormais sans emploi et sans destination.

Les obligations du monde sont rudes. Elles le sont d'autant plus qu'il n'est permis à personne

de s'en départir, sous aucun prétexte. Si M. de Thévenon avait été un homme moins bien élevé, il aurait eu la ressource, si commode et si prompte, de tourner sur ses talons et de rompre l'entretien; mais ici, il lui fallait avant tout, en face de tout ce monde qui l'avait devant les yeux et pouvait se mettre à le regarder, prendre garde de ne pas s'écarter de sa ligne de conduite habituelle vis-à-vis de la famille Reveroni.

Il s'approcha donc une dernière fois de Madame Reveroni. Celle-ci lui tendit la main avec un mélange de cordialité et de raideur. C'était comme la concession d'un pardon et l'avertissement d'une inimitié. Aucune parole d'un côté ni de l'autre.

Quant à Victorine, je ne sais vraiment pas lequel des deux, au moment de se séparer comme au moment de se revoir, avait pu avoir l'habitude de tendre la main à l'autre. Était-ce le jeune homme? Était-ce la jeune fille? Franchement, je ne l'avais jamais remarqué. Il y a, à cet égard, des nuances délicates de relations qui changent complètement les rapports, suivant que l'un ou que l'autre a le privilège de prendre l'initiative.

Il faut croire qu'il n'y avait pas entre eux de tradition établie pour les tirer d'embarras. Pour la première fois peut-être, ils ne se donnèrent pas la main; aucun des deux n'y songea. Seulement, en passant devant Éléazar qui s'inclinait sans la regarder, la jeune fille prononça rapidement et tout bas ces paroles :

— « Je vous assure que je ne l'aurais pas pu! »

A ces mots qui tombèrent dans son âme comme une goutte d'eau sur la flamme des charbons ardents, le jeune homme releva la tête et regardant bien en face Victorine qui, de son côté, avait levé les yeux sur lui, il lui répondit avec un mélange d'amertume et d'autorité :

— « Vous auriez eu au moins le mérite de l'avoir essayé. »

CONCLUSION

Ce trait terminait le récit de M. de Souvray. Pour moi, je l'avoue, j'attendais encore quelque chose.

On a beau sourire de cet éternel mariage par lequel se terminent toutes les comédies, il n'est pas moins certain que ce dénouement est pris sur le vif de la nature humaine. C'est là que se réunissent enfin le bonheur et le devoir.

— « Ils ne se sont pas mariés! » m'écriai-je enfin, un peu impatienté du silence de M. de Souvray.

— « En aucune façon. Ne vous avais-je pas prévu venu dès le commencement? Voilà justement pourquoi je ne fais point apprendre le piano à Mesdemoiselles de Souvray. Elles n'auront point ainsi l'occasion de refuser un morceau à personne. »

— « Voyons, mon cher comte, permettez-moi de le dire, même lorsqu'il s'agit de votre neveu, la conduite de M. de Thévenon est insensée. On ne joue pas sa vie et son avenir d'une façon aussi légère et aussi déraisonnable. L'épreuve qu'il inflige à Mademoiselle Reveroni est à la fois absurde et injuste. Une jeune fille, en pareil cas, n'est pas obligée de deviner une semblable énigme ou de se plier à une telle exigence. »

— « Sans contredit, mon cher Francis, mais alors et réciproquement, on n'est point obligé de s'épouser. Rappelez-vous, mon ami, si jamais vous songez au mariage, que la femme est faite pour plier. »

— « C'est justement, mon cher comte, en quoi votre neveu a manqué d'expérience. Madame de Thévenon aurait accordé à son époux ce que Mademoiselle Reveroni refusait à son fiancé. »

— « Jamais, Francis. Vous ne connaissez pas le cœur humain. On ne cède pas le lendemain lorsqu'on a résisté la veille. »

ANTONIN RONDELET.

LE VAL SAINT-JEAN

(SUITE)

Val Saint-Jean, février 18...

J'ai répondu à ton aimable télégramme, télégraphiquement, c'est-à-dire brièvement et discrètement; je t'en fais, chère amie, mes très-humbles excuses : tu sais quels chefs-d'œuvre de style enfante l'électricité ! Tu m'écrivais pour avoir de mes nouvelles, mon long silence t'inquiétait, il me tourmentait bien moi-même, mais

mes jours sont dévorés par des occupations incessantes; je n'ai plus le temps de m'asseoir à mon bureau, de regarder le jardin et le Val, et de commencer paisiblement une lettre, une longue lettre à Henriette. Et pourtant, fidèle aux leçons de ta chère maman, je me lève matin; je cours à l'église, je reviens vite et je monte auprès de Luce; il faut la lever, l'habiller, la faire déjeuner, la

dorlôter un peu... Vite! le chocolat du général m'appelle... je le lui porte avec son courrier : c'est une heure mauvaise. *L'espérance en uniforme*, sous la forme du facteur, n'apporte rien de bon, sauf quand je vois l'écriture de mon Henriette. Je laisse mon grand-père... je cours à l'office et à la cuisine : je dispose le second déjeuner, je m'occupe d'avance du diner. Placide, qui a une capacité universelle, m'aide très-bien; je vais voir si Luce n'est pas trop souffrante, je cause un peu avec elle : sa langue seule est libre, il faut bien qu'elle en use! Je me sauve dans ma chambre, je couds et je raccommode en allant au plus pressé; le second déjeuner sonne... on sonne encore chez nous comme si nous étions une réunion nombreuse de parents et d'amis. et qu'il fallût les appeler du fond du jardin et les réunir à la table de famille. Placide a mis le couvert et fait cuire les œufs; mon grand-père parle peu, il est sous l'impression du courrier... je le suis au salon : il fume sans mot dire lorsqu'il est trop contrarié, ou bien il cause de la pluie et du beau temps. C'est là une vive souffrance, chère Henriette. J'aurais tant de choses à lui dire si j'osais parler! Me croit-il donc aveugle et sourde? et n'aurions-nous pas, au milieu du malheur qui grandit autour de nous, une consolation puissante dans une confiance réciproque? Nous restons longtemps ensemble, côte à côte, jusqu'à ce que Luce et le diner me réclament. Ce diner, il y tient! son appétit, plus éveillé, à mesure que le jour monte, demande un repas délicat; je m'efforce, j'élève des poulets pour les lui servir; j'achète du gibier ou du poisson à des marchands de passage, braconniers de bois ou de marais; je crée, j'invente des entremets : c'est une affaire enfin! Le diner fini, nous retournons au salon; le général aime les cartes; je prépare la table à jeu et je m'y assieds, à moins que notre voisin Gontran ne vienne. Il vient souvent, et je l'en remercie; il joue à merveille, tandis que je suis une vraie *mazette*; il cause bien, il amuse mon grand-père et je l'écoute avec d'autant plus d'intérêt, qu'il nous met dans ses confidences. Je t'ai dit que M. d'Anzac est fiancé à une jeune fille qui demeure là-haut, près de cette ruine gallo-romaine que je vois de ma fenêtre; elle se nomme Mademoiselle Lanfrand, Blanche Lanfrand; elle m'a paru extrêmement jolie, très-vive, un peu mutine, et je comprends bien que M. Gontran l'aime, je comprends aussi que parfois cette humeur légère le fasse souffrir. Mon grand-père, qui a vu enfants le futur et la future, interroge souvent M. Gontran sur ses amours et le plaisante, et alors il s'échappe, tantôt en plaintes amères sur le caractère et la coquetterie de Mademoiselle Blanche, tantôt en transports de joie : elle a été aimable, elle l'aime, elle l'aimera toujours... Je t'avoue, chère amie, que j'écoute ceci comme j'écouterai un de ces romans que je

n'ai jamais lus, avec une extrême surprise et un certain intérêt, et souvent je désire être au lendemain pour savoir si Blanche s'est montrée gracieuse et si M. Gontran est satisfait.

Pourquoi ne cherche-t-elle pas à contenter celui qui doit être son ami de toujours, son mari? Quelle folie que de l'inquiéter sur son affection et de se faire voir sous un mauvais côté, frivole, étourdie, imprudente?... Tu n'agissais pas ainsi avec ton cher mari, lorsqu'il n'était que ton fiancé, je me souviens, et je sais de quelle tendresse discrète et confiante vous vous aimiez; je compare, et je trouve que ni Blanche, si légère, ni M. Gontran, si irascible, ne sont dans le vrai.

Je ne sais pourquoi je t'écris cela, si ce n'est pour te mettre bien au courant de ma vie et de mes pensées, et peut-être aussi pour me distraire un peu des idées tristes dont je suis poursuivie. Croirais-tu que l'huissier Tribonnas est revenu encore une fois! il a eu une longue conversation avec le général... que se sont-ils dit? C'est un mystère qui n'est pas joyeux, comme ceux du saint Rosaire. Je prévois des orages, et déjà j'ai tant de peine à maintenir sur l'eau notre petite nacelle, à suffire à notre vie de chaque jour! Qu'advientra-t-il si de grosses dettes, que je soupçonne sans les connaître, viennent fondre sur nous? Qu'advientra-t-il? Dieu, qui nourrit les petits du corbeau et sans la permission de qui pas un cheveu ne tombe de notre tête, Dieu le sait, et c'est sur son sein paternel que je m'en dors.—Vous voyez, vous savez! lui dis-je, faites!

Adieu, ma chérie Henriette, pardonne-moi de ne pas accepter tes bonnes offres, j'espère suffire. Si j'éprouvais un besoin réel, c'est à vous deux, mes amis, ma sœur, mon frère, que je le dirais.

Votre reconnaissante amie.

CHRISTINE.

GONTRAN D'ANZAC A SA SŒUR MADAME DE VALZAY
AU CAIRE.

Val Saint-Jean, février 18...

Ma chère Marguerite,

Tu es curieuse, non comme une femme, mais comme une mère (et tu es bien un peu la mienne!) tu veux savoir, non la surface des événements, mais le fond du fond, le fin du fin, et dans ta question : Es-tu heureux? seras-tu heureux? je lis tout un monde d'inquiétudes et de préoccupations.

Eh bien! Marguerite, je ne suis pas heureux, je ne serai pas heureux, et pourtant je cours avec une volonté aveugle vers une union, qui, analysée de sang-froid, me laisse entrevoir les défauts, les aspérités, les difficultés auxquelles ma nature est le plus réfractaire. Il y a deux hommes en moi (ceux de saint Paul d'abord, puis deux autres, total quatre); il y a un philosophe qui analyse assez bien ses propres sentiments et ceux d'autrui, et puis il y a un jeune homme ardent,

qui a les passions et même les illusions de son âge; c'est celui-là qui aime Blanche et c'est l'autre qui la juge. Ils s'entretiennent souvent ensemble, et le vieux sage essaie de démontrer au jeune rêveur qu'il va faire une irrémédiable folie, que jamais deux caractères ne se conviennent moins, qu'elle n'aime que le plaisir, et lui la vie à l'écart; qu'elle est aussi légère qu'il est jaloux, aussi sèche qu'il croit être sensible, aussi indifférente aux choses intellectuelles qu'il en est épris. Le jeune écoute, hoche la tête et répond:

« Cela m'est égal! je me risque, je l'aime! je serai malheureux avec elle, dites-vous? je serais bien plus malheureux sans elle! »

Voilà où j'en suis, Marguerite. Blanche est toujours l'enfant gâtée que tu as connue, et sa mère, la faible mère que tu sais. Elles ont passé l'hiver au Val Saint-Jean, à cause du deuil de Madame Lanfrand, mais elles ont trouvé moyen de s'amuser néanmoins; le plaisir est deuil, il paraît; on a rassemblé le ban et l'arrière-ban des châtelains et des châtelaines; on s'est donné des diners, suivis de petites sauteries intimes, comme elles disent dans leur jargon, moitié mignard, moitié brutal; on a arrangé des concerts; on a chassé à cheval, on a soupé après la chasse, enfin on a réuni à la campagne, au fond de la Charente, toutes ces maudites invitations qui faisaient dire à Robert Peel : *Sans les plaisirs, la vie serait encore supportable*. Avec les plaisirs, je réponds qu'elle est insupportable, surtout pour un fiancé. Blanche est le moteur de toutes ces joyusetés; elle ne vit pas quand il n'y a pas une partie en train, et cette jeune fille si frêle, si délicate a des muscles de bronze et des nerfs d'acier, lorsqu'il s'agit de courir, de danser et de s'agiter dans le tourbillon mondain. Jamais, depuis mon retour ici, je n'ai eu avec elle un moment d'entretien intime, là, au coin du feu, près de sa mère, jamais! elles sont toujours en quête de quelque divertissement nouveau, la mère aussi affolée que la fille au moins; elles n'ont pas un mot à me dire, excepté :

« — Si vous écrivez à Bordeaux, demandez donc la partition du *Trouvère*; ou :

— Vous ne voudriez pas descendre à l'écurie et examiner les chevaux? Nous allons en forêt demain; ou :

— Pardon, pardon, nous ne vous tenons pas compagnie; mais Blanche doit essayer trois robes qui viennent d'arriver... C'est une importante affaire... pardon, Gontran, je vous laisse... Voilà les journaux, voilà les revues... »

Elle me laisse. J'ai, il est vrai, la joie d'assister à l'exhibition des robes, blanches, bleues, roses ou vertes; le deuil de Blanche a cessé, on ne les fait pas longs, ces pauvres deuils de grand-père! je les vois figurer aux sauteries où l'on me traîne; je les vois tourner devant moi en flots nuageux, lorsque Blanche passe au bras de son danseur. Encore un de mes griefs : je l'ai suppliée de ne pas danser les danses modernes, que la dé-

cence interdit aux jeunes filles, qu'elle devrait interdire à toutes les femmes... je n'ai rien obtenu... Je ne danse pas, tu le sais, et je la vois, entraînée dans le tourbillon, soutenue par un bras qui n'est pas le mien, passer devant moi, ou rêveuse ou altière, tandis que le bellâtre qui l'emporte se donne des airs de conquérant, qui me font souvenir que j'ai dix ans de salle d'armes... Parfois elle lève les yeux et me décoche un regard doux et moqueur... et puis, lorsque je la revois, un mot, un sourire, et me revoilà sous le charme... Mais si ensorcelé que je sois, Marguerite, je me trouve fort malheureux.

Et la sagesse, la raison, m'apparaissent sous une autre forme, très-belle aussi, mais qui ne charme, n'ensorcelé pas. Te souviens-tu du vieux général de Gauzens, le beau Gauzens, le danseur, le joueur, le mangeur de coeurs et d'écus? Tu sais que je l'ai toujours aimé, et plus il a vieilli, plus la solitude s'est faite autour de lui, plus j'ai volontiers recherché. Je passe auprès de lui quelques-unes des soirées que Blanche emploie si bien; j'y gagne un calme relatif. Mais le général n'est plus seul, il lui est tombé du ciel une petite-fille... Toi qui sais les généalogies, tu te souviendras de cette belle Madame de Rymbault, née de Gauzens, amie de notre mère, je crois, qui mourut jeune en laissant une enfant. L'enfant fut élevée chez ses parents paternels; la mort est encore venue frapper à cette porte-là, et l'orpheline est maintenant chez son aïeul le général. Ne te figure pas une petite fille au moins; Christine de Rymbault a plus de vingt ans : elle a hérité de la beauté de sa famille; elle n'héritera guère d'autre chose; elle est belle, très-belle, mais la grâce ondoyante, le charme, le jeu de physionomie, la coquetterie qui attirent les âmes, elle ne sait pas ce que c'est. Le philosophe l'admire; le jeune fou l'estime. Cette pauvre fille est toute dévouée au général qui ne s'est jamais inquiété d'elle; elle lutte contre la pauvreté et l'abandon; je devine les efforts secrets de sa fierté et de son courage pour parer aux nécessités de sa position; la fortune du général est perdue; il est, on le sait, accablé de dettes, les unes criardes, les autres à terme; il perd régulièrement à la Bourse le peu d'argent qui rentre dans sa caisse, et cette enfant, aidée d'un vieux domestique, un Caleb de Saintonge, travaille, supplée à ce qui manque, donne à la maison un air honorable, et ne demande qu'une chose, se faire aimer du général. Elle est bien douée, elle est intelligente, elle est admirable... Eh bien! un coup d'œil des grands yeux de Blanche me séduit beaucoup plus que ces héroïques vertus. Je plains cette belle Christine; je voudrais être son ami, lui rendre des services de camarade et de frère; mais quoiqu'elle soit réellement belle, qu'elle ait une valeur morale à laquelle Blanche est étrangère comme à ce qui se passe aux antipodes, elle ne dit rien à mon âme, et Blanche me domine et m'entraîne.

Voilà où j'en suis : ne me gronde pas ; donne-moi de tes nouvelles ; dis-moi si le climat pur de l'Égypte fait bien à mon neveu. Tu as bien des peines aussi, ma pauvre sœur : nous ne sommes pas nés sous une étoile heureuse. Adieu, je t'embrasse tendrement.

Ton frère, G. D'ANZAC.

CHRISTINE A HENRIETTE.

Vel Saint-Jean, mars 18...

Mon amie, le charme est rompu : le général vient enfin de me parler avec amitié, avec confiance, et quoique le ciel soit noir au-dessus de nos têtes, je suis contente, je suis heureuse. C'est à Tribonnas que je dois mon bonheur. Il est revenu, et de ma chambre je l'ai vu entrer, ses papiers à la main, et, les fenêtres étant ouvertes pour laisser passer le soleil, j'ai entendu sa voix sèche qui parlait à mon pauvre grand-père, et ce cher grand-père qui répondait d'une voix tremblante... Oui, ce timbre si fier, qui a commandé la charge, tremblait en suppliant cet homme, cet huissier ! Je ne comprenais pas les paroles, mais le son des voix me faisait comprendre la situation : j'étais navrée.

Je vis sortir le Tribonnas, et je courus chez le général. Il n'avait pas eu le temps d'arranger ni son visage, ni sa table ; son visage était couvert de larmes... oui, il pleurait, le vieux soldat ! et sur sa table se trouvaient ces affreux papiers timbrés, hérauts de la ruine et du déshonneur. Je me jetai à son cou (j'étais très-hardie en ce moment), je l'embrassai et je lui dis :

« — Grand-père, que se passe-t-il ? Que veut cet homme ? dites-le-moi, je vous en supplie, je suis votre enfant, j'ai droit à vos chagrins, enfin ! »

Je le caressai tant que je finis par triompher. Je sentis ses bras qui me serraient ; il me baisa au front et me dit :

« — Ma pauvre petite, que veux-tu savoir ?

— Ce qui vous tourmente, ce que ce vilain homme est venu vous dire. Je ne suis plus une enfant et je sais bien que les huissiers et les papiers timbrés n'annoncent rien de bon.

— Ah ! certes. Eh bien ! ma fille, quoiqu'il soit dur de l'avouer ma presque complète ruine, il faut bien que tu connaisses la situation. J'ai essayé de te la dissimuler, mais Tribonnas aidant, ce n'est plus possible. J'ai fait des spéculations qui n'ont pas réussi, et je suis obligé de vendre ma principale propriété, la belle ferme de la Montjoye, ton héritage, Christine !

— Vendez, mon père, vous n'aurez plus le souci de la dette.

— Il ne me restera plus que cette vieille maison et ma pension de retraite.

— Et ce que je possède, le comptez-vous pour rien ? Je me charge de nous faire vivre. »

Il m'embrassa : son beau visage avait une frappante expression de tristesse.

« — Ne soyez pas triste ! lui dis-je. Nous aurons de la joie, même en n'ayant plus la Montjoye !

— Tu plaisantes, dit-il ; tu ne connais pas la vie, tu ne sais pas combien l'argent est nécessaire, oui, nécessaire au bonheur.

— Cela ne dépend-il pas du sens qu'on attache à ce mot *bonheur* ? Pour moi, grand-père, il me faut peu de chose : quelqu'un à aimer, vous, Monsieur le général, une petite maison dans un joli site, l'église tout près, mon aiguille, mon crayon même, et je m'inquiéterai peu du reste.

— Tu ne connais pas le reste ! le mariage ? Crois-tu qu'on se marie aisément avec une si petite dot ?

— Je ne me marierai pas : je ne veux être ni marchandée ni achetée, et je suis trop contente de ne pas avoir de fortune, attendu que c'est pour elle que l'on me choisirait.

— Il y a des adjutants, dit mon grand-père, et comme disait Scarron dans son contrat : une paire de belles mains, les plus beaux yeux du monde forment un apport... J'avais espéré...

— Quoi ? général.

— Rien. »

Il se tut : Je relevai la conversation et je la mis sur nos affaires ; elles sont miennes maintenant. On vendra, et au plus tôt, la ferme aux toits rouges, les vignobles, les chais, les maisons des colons, on paiera, et M. Tribonnas n'aura plus le droit de venir montrer sa face. Grand-père me donnera ses petits revenus, joints aux miens, ils nous feront vivre... Ah ! j'oubliais, il faut payer des intérêts hypothécaires... c'est un gros mot qui effraie, mais rien ne m'effraie plus depuis que j'ai la confiance du général. Dieu est bon ; il m'a exaucée... et il m'exaucera encore, car j'ai une chose très-importante à lui demander.

Nous voyons beaucoup moins notre voisin, M. d'Anzac ; il nous a avoué qu'après une série de fêtes et de réunions qui l'avaient mis de fort méchante humeur, Mademoiselle Blanche s'était montrée tout à coup si bonne, si gentille qu'il ne pouvait plus faire autrement que de lui consacrer toutes ses soirées, toute sa vie, tout son cœur, a-t-il ajouté. Il l'aime ; ils se marieront dans cinq mois, à la fin du deuil ; elle sera heureuse, je crois, car bien que M. Gontran soit un peu fier, un peu irritable, je pense qu'il a une âme très-noble et très-loyale, et que Blanche pourra s'appuyer sur lui. Qu'elle le rende heureux ! Mon grand-père l'aime, et je fais des vœux pour lui... de ces vœux qu'on ne fera jamais pour moi. Je resterai fille, l'Antigone de mon général et l'amie, la sœur de mon Henriette que j'embrasse.

CHRISTINE.

GONTRAN D'ANZAC A SA SOEUR.

Paris, avril 18...

Hôtel de Hollande.

Chère Marguerite,

J'entasserais toutes les épithètes de Madame de

Sévigé annonçant à son cousin le mariage de la fille de Gaston, que je ne pourrais exprimer avec assez d'énergie l'ennui dont je suis dévoré. Et pourtant je suis à Paris, ce Paris que j'ai tant aimé. J'y suis avec Blanche (avec sa mère aussi, par parenthèse), je la vois toute la journée et, néanmoins, je m'ennuie chaque jour davantage. Tu te l'expliqueras quand tu sauras que nous sommes ici pour faire l'acquisition des présents de noces, de la corbeille, autrement dit. Singulier usage de notre temps! Signe des temps! dirait un moraliste.

Autrefois, on supposait la jeune fille trop modeste et trop grave pour qu'on osât lui parler à l'avance des dons qu'offrirait l'époux; ils arrivaient le soir du contrat, et comme tout avait été mystère, tout était joie et surprise. Le cachemire étonnait, les perles ravissaient, les bagatelles, l'éventail, la bourse et le livre de prières faisaient jeter des cris de joie; il y avait dans ces surprises de la naïveté et de la grâce. Aujourd'hui, on fait autrement: la belle-mère et le gendre s'entendent sur la somme à dépenser; la belle-mère avance, le gendre recule; elle énumère les goûts de sa chère enfant, des goûts si distingués! Il défend sa bourse; on finit par tomber d'accord, et l'on part ensemble pour Paris. Là, commence une série de tourments, le martyrologe du fiancé: on passe la journée dans les magasins; on court de l'un à l'autre, du joaillier au marchand de dentelles; j'ai vu des cachemires à en couvrir toutes les mosquées de l'Inde, des diamants pour en orner toutes les sultanes Validé, et des bibelots à me faire tourner en bourrique (pardon du mot)! Ces dames ne veulent rien choisir sans que j'y sois; c'est le supplice de la délicatesse et de l'amour. Ajoute à cela les soirées passées au théâtre, les visites chez les tapissiers et les marchands de meubles; d'autres visites, officielles, chez les parents de Madame Lanfrand, Parisienne pur sang; ajoute l'ennui de n'entendre parler que chiffons, toujours chiffons, encore chiffons et le chagrin de voir combien Blanche y tient, à ces malheureux oripeaux; son âme est ensevelie dans la corbeille comme celle du linocénié Pedro Garcias dans le trou où était son trésor. Et pourtant, elle est charmante, je l'aime; mais le vieux philosophe est bien mécontent d'elle, quoiqu'elle lui prodigue les doux sourires et les paroles gracieuses. Elle m'aime, n'est-ce pas, Marguerite, elle m'aime? Oui, je réponds à ta place, comme peut aimer une âme frivole, gâtée par l'amour dont elle fut l'objet, et qui a mis sa gloire dans les triomphes de la vanité, et sa vie dans les puérilités féminines. Qu'y faire? je l'aime! et puis, toutes les femmes se ressemblent...

Que dis-je là? Non, toutes les femmes ne sont pas égoïstes et vaines, témoin ma sœur, dont la vie n'a été qu'un long dévouement aux siens; témoin cette jeune fille, cette Christine, qui s'épuise à consoler, à soigner, à rapprocher du ciel le plus indifférent des hommes, le vieux général... Il

existe des femmes admirables; mais sont-elles nées pour être appréciées et aimées? Les étourdies, les folles, on les adore... les autres on les estime.

On m'appelle; il faut aller au Louvre, non au Louvre de Raphaël et de Murillo, mais à ce bazar féminin où, de galerie en galerie, les femmes passent des journées aussi divertissantes pour elles qu'ennuyeuses, horripilantes pour

Ton très-humble serviteur et frère
affectionné,

GONTRAN D'ANZAC.

Pourtant, si la santé de ton fils ne t'avait pas conduite en Égypte, je t'aurais chargée de ces abominables corvées, cachemire, dentelles, robes et le reste! et qui sait, cela ne t'aurait peut-être pas ennuyée.

CHRISTINE A HENRIETTE.

Val Saint-Jean, mai 18...

Chère Henriette,

Que je te remercie de ton affectueux intérêt! Tu me suis dans les méandres de ma vie, tu ne t'impatientes pas de mes silences forcés; je te retrouve toujours semblable à toi-même, aimante, patiente et bonne. Que Dieu te bénisse de ton amitié!

La Montjoye est vendue, au-dessous de sa valeur, dit-on; les bâtiments étaient en mauvais état; mais enfin, nous avons pu solder le compte de cet agent de change qui nous envoyait le terrible Tribonnas. Nous avons encore d'autres dettes, je le sais, mais je compte faire des économies; car maintenant que je suis d'accord avec le général, rien ne me semble plus impossible.

Il voudrait, mais je n'y consens pas, se mettre à un régime frugal dont il n'a pas l'habitude; je le lui défends: son âge, ses infirmités exigent du bien-être, et si la table est restreinte, ce sera pour moi, Placide et Luce. Ils entrent dans mes vues, ces bons serviteurs. Luce, un peu revêche autrefois, est très-docile pour moi depuis que je l'ai soignée dans sa longue maladie, et à nous trois, nous comptons faire une vie douce au général. Je l'aime tant, mon cher vieux grand-père!

Notre voisin est revenu d'un long voyage à Paris; il nous a avoué qu'il s'était fort ennuyé et nous a fait de son voyage une odyssee comique. Je ne le plains pas beaucoup. Ce qui m'a étonnée, c'est qu'il ait pensé à moi. Il a offert à mon grand-père des ustensiles de fumeur, très-élégants, très-jolis; puis il a demandé la permission de m'offrir un souvenir de Paris.

« C'est le livre à la mode, dit-il, le *Journal d'Éugénie de Guérin*, vous le lirez avec plaisir, Mademoiselle. »

Je l'ai bien remercié de son aimable attention; j'étais à la fois touchée et embarrassée de ce sou-

venir. Si je connaissais davantage Mademoiselle Blanche, je lui enverrais quelque bagatelle; mais que donner à elle, qui est comblée, et ne s'étonnerait-elle pas en recevant un don d'une personne presque inconnue?

J'ai lu ce livre, il semble écrit pour moi : c'est l'expression d'une âme solitaire qui cherche en Dieu son refuge et sa joie. Il renferme de bien

touchantes pages, et M. d'Anzac a bien choisi. Je m'étonne que mon souvenir ait traversé son esprit, lui, si épris et si occupé ailleurs...

Adieu, chère amie, je t'embrasse et je t'aime. Amitiés à ton bon mari et à tes chers enfants.

CHRISTINE.

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

A CONTRE-CŒUR

(FIN)

Guéricourt, 1^{er} janvier.

« Non, mon ami, vous n'imaginerez pas, même en plein accès de fièvre, la nuit invraisemblable que je viens de passer!

Au lieu de la visite projetée à mademoiselle Eugénie, ma persécutrice : séjour plus ému que je ne m'y attendais, dans une église où l'on m'enferme; enlèvement par une vieille femme sourde et méchante; intrusion en pleine noce, en plein souper, en plein bal! et, pour combler la mesure, toujours ce nom de Pontfrac que l'on me jette à la face, malgré tout ce que je puis tenter pour m'en défendre! D'abord impatienté, je finis par m'amuser du quiproquo. Ah! me dis-je avec une pointe de vengeance, ils veulent que je sois Pontfrac! eh bien! Pontfrac je serai; Pontfrac je resterai deux heures durant; et Pontfrac je souperai, et Pontfrac je danserai, et Pontfrac je mystifierai mademoiselle Eugénie en étudiant sa protégée sans défiance, pour la critiquer en connaissance de cause, et volontairement déplaire à cette fiancée! Elle doit être ici... cherchons-la. Demander qu'on me la désigne... c'est trop risquer : Pontfrac la connaît apparemment; peut-être même ont-ils joué à la balle ensemble dans leur enfance... Décidément ce ne sera point facile d'entrer ainsi de plein pied dans un rôle inconnu... Après tout, mon sosie voyageur peut bien n'avoir que peu de relations dans cette petite ville, peuplée surtout de fonctionnaires qui se renouvellent incessamment pendant qu'il change lui-même de lieu; les indigènes qu'il doit fréquenter à bâtons rompus, sont en assez petit nombre pour que, avec un peu d'adresse et beaucoup de réserve, je coure la chance de ne

pas trop me fourvoyer pendant le temps que durera mon rôle.

Le premier quadrille s'organise; qui inviterai-je?...

Tandis que j'hésite, la maîtresse de la maison me désigne précipitamment deux jeunes filles assises côte à côte.

« Cher monsieur de Pontfrac, invitez, de grâce, une des demoiselles de Latouche! elles manquent de cavalier! »

Décidément, M. de Pontfrac est le bouche-trou de ces bonnes gens. Cette fois, cela m'arrange, puisque leur indiscretion me met en face de ma prétendue fiancée; mais la situation n'est guère simplifiée pour cela... elle se complique, au contraire, d'une fiancée en double! Ah! il y a deux demoiselles de Latouche!... c'est sans doute pour cela que l'on se montre si désireux de se débarrasser de la plus gênante à mon profit; mais laquelle est-ce? L'ainée, sans doute; ma foi! je ne puis la distinguer de l'autre; elles sont fort dissemblables pourtant, ces deux sœurs :

La brune a, dans toute sa personne, quelque chose de masculin qui choque; on s'attend, à chaque minute, à... lui voir friser la moustache... qu'elle aura certainement dans une vingtaine d'années; son corselet brillant fait songer à une cuirasse; on s'étonne presque de ne pas remarquer d'éperon au talon retentissant de son petit soulier; il semble qu'elle va vous demander « du feu » pour son cigare et vous appeler « mon bon. » Cette fille-là doit faire des armes et chasser comme saint Hubert. Nous dirions d'elle au cercle, qu'elle a le diable au corps. Trop de feu sacré! Décidément, ce ne peut être, elle, qu'une bonne

vieille fille dévote que mademoiselle Eugénie prend sous son patronage.

Voyons l'autre :

Bandeaux couleur de lin soigneusement plaqués; chignon pendant; cils pâles, toujours baissés; bouche dont les coins retombent; bras maigres collés au corps; jupe immobile dont les plis sans grâce ne se dérangent pas, même quand elle danse la *Saint-Simoniennes*; car on danse la *Saint-Simoniennes*, à Guéricourt! Pas assez de feu sacré; pas, du tout de feu sacré! Cette personne éteinte et empesée raccommode certainement la dentelle et fait la gelée de pommes en perfection. Bien sûr, c'est elle qu'on me destine... à moins que ce ne soit l'autre, cependant... eh bien! franchement, je demande à ne pas choisir!

La sœur blonde m'accepte pour cavalier, tandis que la sœur brune, les cheveux un peu trop accommodés en crinière, caracole au bras d'un officier de hussards.

Je cherche à dessein la phrase la plus plate pour engager la conversation :

« Quelle jolie fête, mademoiselle!

— Mais... il me semble que oui, monsieur.

— Aimez-vous le bal?

— Je ne peux pas encore bien le savoir; je ne danse que depuis deux ou trois heures.

— On danse beaucoup, à Guéricourt?

— Oui; c'est-à-dire... non; enfin, de temps en temps.

— Et quand on ne danse pas, que fait-on? sans doute on s'ennuie; c'est le lot des petites villes.

— Je ne pourrais pas vous dire cela, je l'ignore.

Je crois pourtant que personne ne se plaint de l'ennui; je suppose que ce serait à tort, car les distractions ne nous manquent pas, me semble-t-il.

— Les distractions?... à Guéricourt? et lesquelles, je vous prie?

— Mais... le matin nous surveillons les détails domestiques; nous donnons nos ordres aux cuisinières; l'après-midi, nous faisons de la tapisserie, du filet, ou bien une tournée de visites, sans oublier l'atelier de notre couturière où nous avons toujours quelque réclamation à produire; le soir, par le beau temps, nous nous promenons sur la place verte où nous rencontrons régulièrement les mêmes personnes, à la même heure, ce qui est bien agréable; en rentrant, nous terminons la soirée par un travail utile: des reprises à nos bas, par exemple; ou bien par quelques parties de loto.

— Et c'est toujours ainsi?

— Mais... à peu près.

— Et c'est pour tout le monde ainsi?

— A vrai dire, je n'en sais trop rien; je ne le crois pas, cependant; peut-être se trouve-t-il quelques amateurs d'autres délassements.

— Personne n'est musicien à Guéricourt? personne ne peint? personne ne lit? personne n'étudie? personne n'écrit?

— Peut-être... il me semble même avoir entendu dire que notre juge de paix s'occupe de statuaire et que la marquise de Pareuil joue de plusieurs instruments d'une façon remarquable; on cite, je crois, messieurs Dolfus comme des savants; leur cousin Jules, comme un peintre d'avenir; et si je ne me trompe, on affirme avoir lu des vers écrits par madame Jaulin. J'aime à croire, pour elle, qu'il n'en est rien.

— Pourquoi donc?

— Une femme! y pensez-vous? se faire appeler bas-bleu! avoir de l'encre au bout des doigts! ce serait propre, pour faire des confitures ou des blancs-manger!

Ce fut la seule phrase énergique et nette prononcée par ma blonde danseuse.

Peut-être... sans doute... il est possible... il se pourrait... je crois... je ne m'étonnerais pas... il me semble... que mademoiselle de Latouche, première ou deuxième du nom, est tout bonnement ce qu'on appelle avec irrévérence... un pot-au-feu!

Pouah! qu'on m'en parle de moins en moins! qu'on ne m'en parle plus du tout! je ne prendrai même pas la peine de lui déplaire.

Ce n'est pas que je dédaigne les vertus domestiques, même les plus humbles, ni les talents de coin du feu; tant s'en faut! L'ordre, l'économie, l'activité d'une maîtresse de maison entretiennent et assurent le bien-être des siens, l'avenir de ses enfants. Son mari lui doit la sécurité; l'établissement heureux de ses filles et de ses fils sera en partie son œuvre. Mais ce n'est pas tout, que de pétrir le pain quotidien: il faut lui donner de la saveur; ce n'est pas assez que d'allumer du feu dans l'âtre: il faut que ce feu éclaire, égale, réjouisse le foyer tout en le réchauffant. La science des choses matérielles ne suffit point; l'habileté du terre à terre est peu de chose, si le cœur manque d'ailes; si l'esprit ne sait point s'élever en haut; si l'œil ne cherche à pénétrer jusqu'aux régions immatérielles; si les lèvres ne profèrent jamais les professions de foi enthousiastes, les exclamations admiratives, les bravos émus pour ce qui est grand, pour ce qui est beau, pour ce qui est lumineux!

La voix de mademoiselle de Latouche numéro brun m'arrache à ces réflexions. Son danseur a demandé grâce: ce n'est qu'un faible homme! Elle veut bien lui accorder quelques instants de répit, et il s'essuie le front, tout haletant du forcené galop qu'il vient de fournir.

« Qu'avez-vous donc, aujourd'hui? fait la virile danseuse avec un ton de brusque camaraderie; ma parole, vous êtes fourbu; si je ne vous avais retenu tout à l'heure d'un poignet vigoureux, vous vous couronneriez de la belle façon. — Tiens, ma mère qui campe sa chabraque sur ses épaules! aurait-elle froid, par hasard? quel caprice! on étouffe, ici. »

La mariée, qui passait d'un salon dans l'autre,

lui fit un gracieux signe de tête en l'effleurant.

« Voilà Ernestine casée, reprit la danseuse ; c'est bien heureux : son père est fourré dans les affaires jusque par dessus la tête ; sa mère est d'une santé ridiculement pitoyable ; la pauvre fille était à chaque instant privée de distractions et de sorties ; maintenant du moins, elle aura un chaperon toujours prêt ; et s'il ne l'est pas, eh bien ! son titre de femme lui permettra de se lancer toute seule.

— Ah !... c'est comme premier écuyer qu'on prend un mari, alors ?... demanda l'officier qui s'épongeait toujours.

— Premier écuyer ! vous avez de drôles de mots ; je n'ai pas dit cela. Nous n'avons pas la prétention de faire d'un mari un serviteur ; c'était bon pour l'époque où

Feu le marquis votre grand-père,
Dont la mémoire m'est si chère,
Me fit la cour pendant trois ans,
Avant de m'avouer ses sentiments brûlants !

— Nous avons changé tout ça, aujourd'hui : qu'un mari soit un franc camarade de bonne volonté, c'est tout ce qu'on lui demande. Ce camarade n'était pas facile à trouver pour Ernestine ; elle est si riche ! il lui fallait rencontrer une fortune égale au moins à la sienne ; sans cela, jugez un peu quelle déchéance, quelles privations ; réduire le grand train dont on a pris l'habitude dans sa famille ; avoir quelques bijoux, plusieurs domestiques, deux ou trois chevaux de moins ; chasser bourgeoisement le lièvre et le lapin en piètre costume au lieu de courre le cerf en grand équipage dans ses forêts, ce serait raide, ça !

— Cependant, mademoiselle, tous les avantages et toutes les perfections ne pleuvent pas sur un seul homme. Que le « camarade » en question soit très-riche, tant mieux ! mais qu'il réunisse en même temps... tout ce que rêve un cœur de jeune fille, cela me semble difficile.

— Ah ! capitaine, capitaine, quel mors aux dents prenez-vous là ? Les cœurs de jeunes filles ne rêvent plus ; c'est passé de mode, comme le fusil à baguette : La raison ! voilà le mot de la vie ! Avez-vous suffisamment soufflé, maintenant ; allons, hop ! un autre temps de galop !

— Quel langage ! quelles opinions ! quels sentiments ! cette fille-là s'est photographiée en cinq minutes. Ah ! cher ami, cher ami, plutôt que de l'épouser, je crierais de toute la force de mes poumons, comme l'antique tourmenté : « Qu'on me ramène aux carrières ! »

Le triomphe, cependant : voilà mes théories sur les mariages par procuration, sur les « bons choix » faits par autrui, complètement justifiées. Ah ! mademoiselle Eugénie, c'est là le joli tour que vous pensiez me jeter ? Patience ! je vous en dirai sans tarder mon opinion !

— Qu'est-ce que ce petit brouhaha dans les salons voisins ? Un accident de toilette, pas autre chose.

Mademoiselle de Latouche, la brune, est suivie, à une distance de cinq ou six mètres, par une pitteuse traîne de volants décousus.

« Georgine, viens me racrocher ça d'un coup d'aiguille, ordonna-t-elle à sa blonde sœur.

— Mais Paule, je ne sais pas si... je ne crois pas que... il me semblerait possible que, peut-être, une femme de chambre...

— La femme de chambre, ce sera moi, interrompit une voix douce avec empressement ; venez, Paule, j'aurai tout de suite fini. »

Alors la jeune fille qui avait parlé emmena mademoiselle de Latouche dans une pièce voisine. Par la porte entrebâillée, je vis la belle Paule se mirer complaisamment dans la glace d'une armoire, pendant que sa compagne, agenouillée avec une grâce dont elle n'avait pas conscience, alignait des points rapides. La petite main blanche courait si vite, si vite parmi les flots de tulle déchainés, qu'ils rentrèrent promptement dans l'ordre.

La jeune fille, alors, se releva : tandis qu'elle remettait ses gants, j'admirais une opulente chevelure, un teint d'une blancheur mate et chaude ; une taille délicieuse et une grâce infinie ; mais quand elle releva la tête pour parler à Paule, la douceur de son intelligente physionomie me charma : ces yeux-là, j'en jurerais, sont faits pour regarder en haut, et je serais bien étonné que cette main mignonne sût cravacher un cheval ou abattre un chevreuil !

— « Merci, ma petite Lucie, fit brusquement la brune danseuse. »

Et les deux jeunes filles rentrèrent au salon.

Le bal touchait à sa fin. Il aurait peu duré ; mais, à mon avis, ce peu, c'était encore trop : cela me choquait, vraiment, qu'au sortir d'une cérémonie solennelle, alors que les paroles de la bénédiction sacrée vibraient encore dans l'air et flottaient sur les têtes, la première heure fût donnée à la foule, au bruit et au plaisir !...

Cependant, l'orchestre fatigué venait de disparaître, et le défilé de sortie commençait, quand plusieurs jeunes gens sollicitèrent la permission de danser au moins un bout, rien qu'un pauvre bout de cotillon.

— « Mais les musiciens nous manquent, objecta la maîtresse de maison.

— Oh ! madame, qu'à cela ne tienne : voici un piano.

— Qui en jouera ? Personne n'a apporté de musique.

— Toujours Lucie joue par cœur, maman, dit la mariée ; elle est si obligeante, qu'elle voudra bien...

— Oh ! de grand cœur, répondit la jeune fille.

De nouveau, les petites mains blanches sont dégantées, et Mademoiselle Lucie attaque une valse en vogue avec un brio merveilleux. J'avais entendu maintes fois cette valse dans les salons parisiens ; mais elle me parut alors toute nouvelle.

malgré la régularité du rythme et la stricte observance de la mesure, il y avait un sentiment exquis dans cette mélodie légère; et, pour la première fois, je reconnus que la musique de danse peut dire quelque chose au cœur.

« Mademoiselle votre fille a un véritable talent, dit un vieillard à une dame assise tout près de moi. Elle doit étudier beaucoup.

— Non, vraiment, monsieur. Lucie a peu de temps à donner à la musique; elle s'occupe de tant de choses à la maison! Je l'ai d'ailleurs chargée de l'éducation de sa jeune sœur.

— Et son élève lui fait le plus grand honneur, madame. C'est une merveilleuse école de maternité, que vous avez inventée là.

— Lucie me supplée souvent aussi dans la direction du ménage.

— Pour une jeune fille instruite et distinguée comme elle, cela doit manquer de charme complètement.

— Du tout, monsieur: les choses sont beaucoup ce que nous les faisons; il y a moyen d'idéaliser et d'embellir les occupations les plus prosaïques; si nous avons du charme et de la grâce en nous-mêmes, répandons-les sur ce qui nous entoure, et dès lors toute corvée trouvera sa compensation. C'est ce que fait Lucie. Elle écarte d'ailleurs la fatigue et l'ennui par la diversité des occupations; et, depuis quelque temps, elle a pris pour les sciences naturelles un goût très-vif qui lui procure des jouissances quotidiennes. »

Pendant cette conversation, mademoiselle Lucie continuait de faire tourbillonner toute la noce, sans songer qu'elle-même était privée de ce plaisir. Et moi, je continuais de la regarder... en songeant à beaucoup de choses!...

Ah! me disais-je, il y a donc des femmes qui ne sont ni Bradamante ni pot-au-feu et qui réunissent en elles les perfections diverses de Marthe et de Marie?...

Je l'avais pressenti; mais mademoiselle Eugénie ne s'en doute pas, elle; mademoiselle Eugénie est aveugle comme la fatalité, comme la fortune. Elle lance au hasard son grappin; et, franchement, on ne peut pas dire qu'elle ait la main heureuse. Oh! cette mademoiselle Eugénie! cette mademoiselle Eugénie!

La valse finit, et je m'éveillais de ma rêverie pour faire mes adieux aux maîtres de la maison, en leur déclinant mon nom véritable qu'ils accueillirent en échangeant un sourire d'intelligence. Mademoiselle Eugénie aurait-elle parlé? oh! cette mademoiselle Eugénie! cette mademoiselle Eugénie!

Dans le vestiaire, la brune Paule brusquait madame de Latouche en lui reprochant tout haut de « n'en jamais finir; » la blonde Georgine s'occupait avec conscience de son propre équipement, et mademoiselle Lucie, qui enveloppait sa mère d'une plisse ouatée, lui prodiguait de câlines attentions. »

Horace dormit peu dans sa chambre d'auberge, et la quitta de bonne heure pour flâner par la ville; déjà les rues se remplissaient de monde; mais les petites gens, les pauvres gens seuls affrontaient le froid du matin; on rencontrait à chaque pas des bandes d'enfants du peuple qui se répétaient à eux-mêmes les compliments de nouvelle année appris à l'école; des ouvriers qui, de proche en proche, échangeaient des souhaits laconiques; et des mendiants comptant sur la charité de la première heure. Plus tard, le beau monde aurait son tour; les nuées de cartes s'abattraient en avalanches; on distribuerait les présents, les serremments de mains, les vœux tout frais éelos; et, comme toujours, des voix moroses protesteraient contre cet usage « absurde ».

Eh bien! de bonne foi, cet usage, en quoi est-il absurde?

De ce que vous sonnez maussadement à des portes que vous désirez voir fermées; de ce que vous regrettez un peu d'argent dépensé en menus cadeaux; de ce que vous manquez de sincérité dans des effusions de commande, est-ce une raison pour que les cœurs chauds s'enveloppent de glace? Ah! si vous saviez la joie que plusieurs éprouvent à préparer une surprise, à offrir un souvenir!... ceux-là, il est vrai, se sont refusé parfois le nécessaire pour procurer à ceux qu'ils aiment un peu de superflu... Si vous lisiez dans certaines âmes où sont gravées la reconnaissance et la tendresse!... Si vous vous trouviez en plein courant de l'échange cordial des souhaits sincères, il vous semblerait moins absurde, cet usage de donner un jour, sur trois cent soixante-cinq, au maintien de certaines attaches sociales! Tant de traditions déjà ont croulé sans que rien de meilleur surgisse de leurs ruines, qu'il faut hésiter avant de saper encore ce qui reste debout, ce qui relie les temps nouveaux avec les coutumes du passé...

Horace marchait à pas pressés en faisant ces réflexions, sans s'apercevoir qu'il s'engageait dans les faubourgs et sortirait bientôt de la ville: une chaussée inégale et montueuse serpentait en zigzags entre deux rangs de masures misérables, bravant les lois de l'alignement: ici, quelques vessies gonflées, suspendues à une porte, servaient d'enseigne au boucher de dernier étage; là, des chandelles rances et des morceaux de savon étalés derrière une vitre crasseuse indiquaient une épicerie au rabais; plus loin, des pains d'épices, des polichinelles et des jouets à bas prix, excitaient l'admiration des enfants déguenillés qui les contemplaient envieusement, le pouce dans la bouche et les yeux grands écarquillés. Tout à coup, l'étalage se dégarnit en partie, et ces richesses à deux sous pièce allèrent s'entasser dans le vaste tablier d'une grosse personne habillée comme une femme de chambre

de bonne maison. La pauvre marchando rayonnait de joie « d'étrener » de la sorte, et la petite main qui payait la marchandise vida sa bourse sans compter.

Horace reconnut cette petite main qu'il avait vue manier si habilement l'aiguille et jouer du piano si brillamment : c'était celle de Lucie. La jeune fille, escortée de sa duègne Guéricourtoise, s'engagea résolument dans le labyrinthe formé par les ruelles du faubourg. Horace, qui la suivait de loin, la voyait de temps en temps disparaître dans une allée sombre, grimper un escalier en plein air, pénétrer dans un bouge misérable ; et chaque fois le tablier de la grosse femme s'allégeait ; et chaque fois aussi l'on entendait de joyeux cris d'enfants, de frais éclats de rire et de bruyants remerciements. Lucie avait compris que les pauvres ne vivent pas seulement de pain et qu'il faut quelques rayons de soleil pour percer leur ciel sombre... La joie des enfants ranimait le cœur endolori des mères ; et les pères attendris, en suivant de l'œil la jeune fille qui s'éloignait émue elle-même, sentaient tomber quelques-unes de leurs amères préventions contre les « riches ».

Une grand-mère escorta Lucie jusqu'au prochain carrefour.

« Oh ! ma bonne demoiselle, lui disait-elle à haute voix, que le Seigneur vous récompense ! Puisse-t-il vous accorder, à ma prière, une bonne année, une bonne santé avec un bon mari qui vous rende bien heureuse !

— Demandez-lui plutôt que je rende ce mari heureux, s'il me l'envoie ; répondit-elle doucement. »

Horace devina cette parole, plus qu'il ne l'entendit, et son cœur battit violemment... Puis il évoqua l'image de mademoiselle de Latouche la blonde et celle de mademoiselle de Latouche la brune... Il les opposa à celle de Lucie, qui n'était ni brune ni blonde... et alors, dans un transport d'émotions où l'indignation contre sa protectrice encore inconnue avait une large part, il s'écria tout haut :

« Oh ! mademoiselle Eugénie ! mademoiselle Eugénie ! !

— Plaît-il, monsieur ? fit en se retournant une femme d'un âge mûr, qui trottnait devant lui. »

Horace s'arrêta interdit : mademoiselle Eugénie, en personne, était là, immobile, attendant sa réponse ! Il avait vu chez la bonne tante Pelletier sa photographie trop ressemblante, pour ne pas la reconnaître au premier coup d'œil...

Un peu plus tard, il pénétra, à sa suite, dans la maison proprette où il s'était inutilement présenté la veille :

« Vous êtes venu hier, m'a dit Jeannette ; et j'ai vivement regretté, monsieur, de ne vous avoir pas reçu ; mais je comptais bien vous voir aujourd'hui. Maintenant, causons : avant tout, il

me faudra votre opinion sur votre future ; et je vais, ce soir, vous présenter à...

— C'est fait, mademoiselle : j'ai eu l'honneur de la faire danser cette nuit, et je tiens à vous exprimer tout de suite ma reconnaissance.

Il appuya ironiquement sur ce mot ; mais la vieille fille n'y prit point garde.

« Ah !... vous avez fait danser mademoiselle de Latouche ? fit-elle étonnée ; eh bien ?

— Eh bien ! mademoiselle, je n'hésite pas devant un franc aveu : il m'est impossible de reconnaître en moi des qualités domestiques, culinaires et pratiques à la hauteur de cet idéal de ménagère ; et votre blonde pupille...

— Blonde ? où donc avez-vous les yeux ? ma petite amie n'est pas blonde du tout, monsieur.

— Ah ! c'est la brune, alors ? En ce cas, mademoiselle, permettez-moi de me retirer avec empressement et timidité devant cette brillante et virile apparition : Mademoiselle Paule me semble appelée vraiment à intervertir les rôles : c'est elle qui protégera son mari ; c'est lui qui devra lui vouer sans doute une soumission sans bornes. Je trouve ce rôle humiliant pour ma future dignité conjugale et... je me récusé. »

Pendant cette tirade mordante, que faisait mademoiselle Eugénie ? Sans doute elle baissait les yeux avec embarras ; elle rougissait de dépit, elle semblait atterrée ?

Point :

L'étrange fille attachait sur le jeune homme un regard tout brillant de malice, et se mordait les lèvres pour ne pas lui rire au nez franchement.

— Je n'ai jamais eu la passion des extrêmes, poursuivit-il impitoyablement : les femmes-servantes exhalent pour moi des parfums de sauce et de lessive qui manquent de charme totalement ; les femmes-hommes me font horreur... Entre les deux, cependant, il y a la femme-femme, la vraie femme ! et celle-là, on peut encore la rencontrer... même à Guéricourt.

— A Guéricourt ?

— Mon Dieu, oui : il peut être donné à tout le monde de l'y remarquer à la promenade, à l'église et même au bal où elle sait faire acte de charité... ; comme la femme forte de l'Écriture, elle se lève matin et à sa journée commence par de bonnes œuvres... mais mademoiselle Lucie, sans doute...

— Lucie ! c'est de Lucie que vous voulez parler ? c'est Lucie que vous avez remarquée ? c'est Lucie que vous admirez ?... Mais alors, mon très-cher monsieur... Non ! fit-elle en se ravisant. »

Puis elle se saisit des pincettes et attisa le feu comme pour en faire jaillir une inspiration avec les étincelles.

Son parti fut bientôt pris :

« Il suffit, monsieur, reprit-elle en affectant une physionomie glaciale : Mademoiselle Georgine vous écoeure ; mademoiselle Paule vous

exaspère, et moi-même je ne suis pas auprès de vous en odeur de sainteté; je le devine. Je n'entreprendrai pas de combattre vos antipathies; mais un homme bien élevé ne peut mettre volontairement une vieille fille comme moi dans la plus sottise des situations : j'ai prévenu ce matin madame de Latouche de votre arrivée; elle nous attend ce soir tous deux. Ne me laissez pas me présenter seule, de grâce! Franchement, je ne puis aller crûment répéter à une amie ce que vous venez de me confier! Vous refusez sa fille... que d'ailleurs elle ne vous eût peut-être pas accordée si facilement... mais un galant homme doit s'y prendre avec délicatesse et...

— Je vous comprends, mademoiselle : vous désirez que je me fasse éconduire? Qu'à cela ne tienne; il suffira de me présenter comme un poète à mademoiselle Georgine et comme un...

— Allons, c'est très-bien! interrompit la vieille fille en se cachant le visage derrière un écran. Votre tante me vantait votre caractère avec raison, je le vois. A ce soir!

...

Huit heures sonnaient : mademoiselle Eugénie, avec un petit air crâne de vengeance satisfaite, se débarrassait de son manteau dans le vestibule, pendant qu'Horace s'efforçait de donner un tour disgracieux à sa chevelure. En approchant du salon, les visiteurs s'étonnèrent du bruit qu'on y faisait : c'étaient des piétinements, des sauts, des cris joyeux, des éclats de rire, un tapage sans égal; aussi la voix du domestique annonçant les survenants fut-elle couverte par le tintamarre.

Mademoiselle Eugénie et son protégé s'arrêtèrent sur le seuil, incapables d'avancer : une véritable nuée d'enfants roses, blonds, bruns, espiègles et joufflus voltigeaient sur le parquet comme autant de papillons.

« Casse-cou, ma cousine! criait l'un.

— Tu ne m'attraperas pas, ma sœur! reprenait l'autre.

— Tu y resteras toute la soirée, ma tante! ajoutait un troisième.

Et, parmi ces lutins, une jeune fille, les yeux bandés, les bras étendus, s'avavançait avec une feinte gaucherie qui les amusait tous.

L'un d'eux la poussa malicieusement vers Horace :

« Oh! pour cette fois, je tiens quelqu'un! dit-elle. Et sa main saisit à l'aventure... la barbe du jeune homme.

— Ah!... fit-elle en la retirant bien vite. Et, tout effarouchée, elle détacha un bandeau qui, en tombant, laissa voir le gracieux visage de Lucie. »

Horace rougit de plaisir et de surprise en s'inclinant. Au même instant, les maîtres de la maison accouraient d'une pièce voisine :

« Cher monsieur de Latouche, chère madame

de Latouche, déclama mademoiselle Eugénie en appuyant sur ce nom avec un sourire de triomphe; permettez-moi de vous présenter M. Horace Alvére, le neveu de ma meilleure amie. »

Horace stupéfait oubliait presque de saluer.

« Eh bien! Lucie, je t'ai surprise en flagrant délit d'enfantillage! Tu avais bien raison de te voiler la face, va! Je te demande un peu s'il n'est pas honteux pour une grande fille qui aide son père à classer des minéraux et sa mère à tenir une maison, de jouer à collin-maillard avec cet entrain!

« Si par malheur elles l'apprenaient, que penseraient de cela mesdemoiselles Georgine et Paule de Lassouche? »

La vieille fille appuya de même sur ce nouveau nom en écrasant Horace sous un regard victorieux.

Ce fut une révélation. Il joignit les mains avec ravissement et murmura :

« Grâce! »

Mademoiselle Eugénie le poussa du coude en s'asseyant :

« Allons, monsieur, fit-elle malicieusement tout bas, dites donc quelque insanité! commettez donc quelque sottise! n'est-il pas temps de commencer votre rôle?

— Oh! mademoiselle Eugénie, mademoiselle Eugénie, vous êtes un ange... et je vous adore! »

...

« Guéricourt, 6 janvier.

« Mon ami, c'est le jour des Rois; ou plutôt, non : c'est le roi des jours! Pourtant il pleut à verse et il vente à jeter les cheminées sur les passants. Mais les cœurs qui aiment, les cœurs heureux ne connaissent ni les nuages, ni les hivers, et pour le mien c'est le printemps qui chante et s'épanouit!

Mademoiselle Eugénie est mon idole et je lui dresse un autel en mon âme!

Grand Dieu! n'allez pas vous y tromper : non, ce n'est pas de ses cheveux gris et de son aimable embonpoint que je suis amoureux... Elle fait battre mon cœur, c'est vrai; mais c'est seulement de reconnaissance. Et dire que je l'ai méconnue! ah! ce serait à m'arracher les cheveux moi-même de repentir, si je ne tenais à rester un peu joli garçon : c'est presque de rigueur pour un marié de mon âge.

Oui, je me marie! et cela, le plus tôt possible, je l'espère bien! Elle est belle; elle est bonne; elle m'aimera... je n'ose pas dire : Elle m'aime! et pourtant...

Voici l'heure d'aller partager avec elle le gâteau des rois... que la fève nous échoie ou non, elle n'en sera pas moins toujours la reine de votre heureux ami.

HORACE. »

MÉLANIE BOUROTTE.

REVUE MUSICALE

LA PETITE MARIÉE — LA BELLE POULE — LE BOURGEOIS GENTILHOMME — CONCERTS

Neige et glaçons, tempêtes et sinistres, voici jusqu'aujourd'hui le budget de l'hiver. Aussi les auteurs littéraires et les compositeurs de musique, tranquillement assis au coin du feu, s'endorment-ils sans songer au public. Ils attendent, comme les oiseaux, le printemps pour chanter; les théâtres, les concerts, les soirées manquent de chaleur et de gaieté; il semble que les frimas aient envahi toutes les imaginations et paralysé la verve créatrice. Aussi vivons-nous de si peu qu'il faut un certain courage pour parler de ce qui se produit.

Disons-nous quelques mots des opérettes? ceci n'est guère possible. Nous continuons à nager dans les eaux troubles de l'immoralité dramatique; la musique seule de ces sortes d'ouvrages a parfois droit à notre attention. M. Charles Lecocq s'est acquis par ses créations une certaine renommée. On remarquait en lui une verve originale qui, placée sur un autre cadre, eût produit un effet durable. Mais le besoin d'obéir aux mauvais instincts de l'époque, la soif d'une popularité vulgaire et l'appât de grosses sommes à conquérir, font éclore dans l'imagination des auteurs des folies grotesques qu'acceptent et que décorent les musiciens distingués. — La première représentation de *la Petite Mariée*, opéra-bouffe en trois actes, livret de MM. Leterrier et Albert Vanloo, musique de M. Ch. Lecocq, est de la famille de ces bouffonneries au gros sel; le flonflon y est en honneur. Cependant il faut distinguer certaines qualités que la justice nous oblige à reconnaître: le duo de *l'Enlèvement* est vraiment charmant, les couplets intercalés y sont vifs, piquants et spirituels; on y remarque un très-joli accompagnement d'orchestre; ils y trouve aussi un trio très-apprecié; mais que sont ces bagatelles musicales, et comment les faire valoir au milieu de ce déluge de lazzi et de coq-à-l'âne? Si nous ajoutons à ce détail le compte-rendu de *la Belle Poule*, opérette nouvelle des Folies-Dramatiques, j'espère que nos lectrices nous accorderont un prix d'indulgence; mais le quartier du Château-d'Eau aime les gaietés bruyantes, et s'est jeté avec ardeur vers cette joyeuse paysannerie. Le compositeur, initié aux goûts de ce quartier, a déchainé, pour la conquête de son œuvre, une véritable armée de trombones et de grosses

caisses qui ont produit le plus prodigieux effet. Revenons aux choses sérieuses.

Le 14 octobre 1670, au château de Chambord, devant Louis XIV et sa cour, on représenta une comédie-ballet de Molière, qui fit un immense effet, c'était *le Bourgeois gentilhomme*. Nous connaissons tous cette pièce qui a fait courir le monde et rire l'univers intelligent. Quelques critiques ont trouvé que la fin de la comédie devait être plus sérieuse et prêter davantage à l'intérêt dramatique; mais Molière n'a jamais cessé d'être Molière, c'est-à-dire le philosophe sous le sourire duquel on lisait des poèmes de douleurs et de désenchantements. C'est donc sur cette œuvre que deux théâtres parisiens, l'Odéon et la Gaité, ont eu l'idée d'organiser un opéra-bouffe, tel qu'il avait été créé primitivement sur la musique de Lulli. Quelle main profane oserait toucher au caractère de M. Jourdain, ce type inimitable qu'aucun talent ne saurait reproduire, ce bourgeois qui ne veut donner sa fille qu'à un gentilhomme, et qui la mariera au fils d'un Grand-Turc de carnaval. Molière, en faisant cette pièce, n'a jamais eu l'idée de faire un drame, mais bien une œuvre gaie, spirituelle et amusante. Le rire seul, ce bon rire qui repose de toute inquiétude, ce temps d'arrêt aux sombres ennuis de la vie, il en avait besoin pour lui-même, il le voulait aussi pour les autres. Les auteurs qui ont arrangé ou plutôt organisé, à nos théâtres modernes, *le Bourgeois gentilhomme*, ont eu tort de supprimer la petite scène de Dorante au quatrième acte. De Molière il ne faut rien entendre ou il ne faut rien retrancher.

Un savant professeur, M. Wekerlin, s'était chargé de reconstituer la partition originale de Lulli, d'après les manuscrits de Philidor que possède la bibliothèque du Conservatoire. Il a scrupuleusement conservé l'orchestration primitive, composée d'instruments à cordes, soutenus seulement de deux bassons accompagnés de deux flûtes. La génération qui nous a précédés n'aimait pas le tapage; elle estimait la symphonie en proportion de sa grâce, de son charme et de sa douceur. Hélas! les temps sont changés, et avec eux les goûts et les habitudes de vivre. — Mon cher, cette musique est impossible, c'est pâle, c'est plat, c'est absolument ridicule; nous existons dans une époque de

progrès; les cuivres bruyants et sonores ont remplacé vos chalumeaux d'autrefois; nos bergères n'ont plus de houlettes et nos magisters plus de perruques. — Sans doute, mais les mélodies de Mozart enchantaient plus que les trombones de Wagner, les filles des champs innocentes valaient mieux que vos bergères à chapeaux, et la musique de vos opérettes ne vaudrait jamais la grâce naïve de certains airs d'autrefois. — Il y a dans la partition du *Bourgeois gentilhomme* des mélodies en demiteintes qui sont délicieuses, et que certes les compositeurs modernes trouveraient beaucoup au-dessous de leur génie. Cependant ce bon gros public plein de bon sens qui compose la presque majorité des salles de théâtres les a chaleureusement applaudies; l'air:

Je languis nuit et jour.

Le trio dialogué du premier acte et le trio bouffe du festin, interprétés avec ce style peu compliqué qui semble étrange à nos exécutants, ont cependant fait un grand plaisir. Le manuel de M. Jourdain est un vrai bijou. M. Wekerlin l'a remplacé tout entier dans l'orchestre, où il a fait un excellent effet. Nous devons néanmoins constater que dans la pièce bouffe du *Bourgeois gentilhomme*, diverses parties ne sont pas de Molière; l'air:

Soyez fidèle.

d'un ton si fin et si doux, est attribué à Benserade, bien qu'il ne se retrouve pas dans ses œuvres complètes. On suppose que cet air figurait dans une mascarade de Lulli intitulée *le Carnaval*.

Il ne faut pas oublier de mentionner les ballets réglés avec infiniment d'intelligence par M. Justament. Le rôle du Muphti est ravissant de verve et de comique. Les mouvements, les génuflexions et les contorsions de ce singulier personnage ont été imités de la façon la plus exacte par l'acteur Vauthier, qu'on eût pris pour un véritable sectateur du Coran.

Un des événements récents de notre monde musical, c'est le traité passé récemment entre l'impresario Merelli et notre grand chanteur Faure, pour une série de cent représentations et concerts en France et à l'étranger, au chiffre royal de trois cent mille francs, tous frais payés. Sauf Londres et Bruxelles, nous ne savons pas de villes de France et de l'étranger qui aient eu la bonne for-

tune de posséder Faure en représentation. Les frais de séjour et de voyage, dans des conditions vraiment précieuses, sont à la charge de l'impresario, qui s'est engagé à ne conduire le grand chanteur, ni en Russie, ni en Allemagne, ni en Espagne, ni en Amérique.

On pourrait dire: Quelle belle corde dans la voix! quand on songe que le chanteur Nourry gagnait avec tant de peine, congés compris, vingt mille francs par année. Autre temps! autres mœurs!

Un des attrait du dernier programme de la Société des Concerts était une symphonie nouvelle de ce pauvre Deldevez, mort tout récemment. L'œuvre nouvelle est calquée sur le modèle des symphonies classiques dont le compositeur a fait ses études de prédilection. Les trois premiers morceaux, et l'andante surtout, ont particulièrement fait plaisir; puis la Société nous a fait entendre l'ouverture du *Coriolan* de Beethoven, et la ravissante symphonie en *la mineur* de Mendelssohn, plus connue sous le nom de la *Symphonie romaine*. La soirée s'est terminée par l'*Adieu aux Jeunes Mariés*, chœur de Meyerbeer, et l'introduction d'Obéron.

Ce que nous attendions de la résurrection de notre théâtre lyrique, M. Pierre Véron vient de le réaliser dans ses nouveaux salons de la rue de Rivoli. Sans décors ni costumes de théâtre, avec un personnel en toilette de ville, il a trouvé le moyen de nous tenir sous le charme pendant plusieurs heures, à ce point qu'on a bissé la moitié de son important programme. Le quatuor admirable de *Rigoletto*, chanté par mesdames Krauss, Engalli, MM. Faure et Bosquin; l'air de *Sapho*, de Gounod, par madame Engalli; le *Rêve*, de Darcier, par Faure; le *Crucifix*, du grand chanteur, par lui-même; la valse de *Mireille*, puis des joyeusetés d'opérettes accessibles à tout le monde, enfin une foule de détails charmants, qu'il serait trop long d'analyser; tels ont été les éléments de cette soirée artistique, dont tous les amateurs de bonne musique se souviendront. Deux maîtres émérites tenaient le piano: M. Jules Cohen, de l'Opéra, et M. Emile Bourgeois, des écoles Dupré et Royer.

MARIE LASSAVEUR.

LE PRESBYTÈRE

A l'ombre du clocher de la petite église.
Où tinte l'Angélus au souffle de la brise,
Se cache un humble toit connu des malheureux.
Au-dessus de la porte un emblème pieux
Annonce au voyageur égaré dans sa route,
Tourmenté par la faim, le remords ou le doute,
Qu'il y peut rencontrer et l'aliment du corps,
Et la paix et la foi qui nous rendent plus forts.

Un vieillard vénérable habite la chaumière.
Soixante ans de labeur, de veilles, de prière
Ont courbé son épaule et blanchi ses cheveux.
Mais le divin amour, dont la source est aux cieux,
L'embrase tout entier, usant ce corps débile
Dont l'âme veut briser l'enveloppe fragile.

Il aime avec Jésus les tout petits enfants :
Sur le sentier du bien guidant leurs pas tremblants,
Il les a tous bénis au seuil de l'existence;
Il protège leur cœur lorsque l'adolescence
Vient éveiller en eux le feu des passions.
Quand le doute envahit l'esprit des nations,

Le prêtre le combat : son ardente parole
Terrasse au fond des cœurs le mal qui les désole ;
Elle arrache le faible au morne désespoir,
Le relève et lui dicte un austère devoir.

Quand l'homme est sur le point d'achever sa car-
[rière]

Le prêtre le console à cette heure dernière ;
Il soutient son courage et calme ses terreurs :
Pardonnant du passé les coupables erreurs,
Il lui fait entrevoir les clartés éternelles
Du ciel que Dieu promet aux âmes immortelles.

Et toi, pauvre maison du pauvre serviteur
D'un Dieu de charité, refuge du bonheur
Donné par la vertu du sublime Évangile,
De nos infortunés doux et riant asile,
L'orphelin qui demande une obole ou du pain
Sur ton seuil vénéré n'attend jamais en vain ;
Le soleil du bon Dieu caresse le feuillage
De la vigne et des fleurs du verger qui l'ombrage ;
Son reflet qui se joue et semble te bénir,
Grave au cœur du pasteur un touchant souvenir.

ÉMILE GRASS.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

VEAU À LA GELÉE.

Prenez un cavi de veau, piquez-le de lard, jambon, truffes, si vous en avez, mettez-le dans une braisière enveloppée de bardes de lard, avec des os de veau, un pied de veau, carottes, oignons, bouquet garni, sel et poivre ; mouillez avec de l'eau, ou, de préférence, du bouillon et un grand verre de vin blanc, faites bouillir, écumez, et achevez la cuisson à petit feu.

Lorsque le veau est cuit, retirez-le et posez-le sur un plat ; passez le jus à travers un linge peu serré, remettez ce jus sur le feu, cassez-y deux œufs entiers, mêlez parfaitement, laissez bouil-

lôté pendant une demi-heure, passez de nouveau la gelée, laissez-la refroidir, couvrez le veau froid avec cette gelée et servez.

MORUE A LA CRÈME.

Faites cuire à l'eau bouillante la morue desalée, égouttez-la et coupez-la en filets. Mettez dans la casserole 200 grammes de beurre manié de farine, poivre et muscade ; quand le beurre sera fondu et lié, ajoutez-y à peu près un demi-litre de crème et du persil haché ; tournez la sauce pendant cinq minutes, ajoutez-y les filets de morue et servez.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Je t'assure, ma belle petite, que j'ai fait l'impossible pour prendre tes doléances au sérieux : malgré mes consciencieux efforts, je n'y suis point parvenue, je te l'avoue en toute franchise, et je ne te crois pas aussi malheureuse de ton gaspillage de temps que tu voudrais te le persuader. Quand nous étions encore deux bambines, j'en ai connue très-indépendante; tu savais fort bien dire, trop bien, même : Je ne veux pas ! et, pour t'imposer une corvée quelconque, une contrainte, une gêne, si légère qu'elle fût, il fallait absolument te prendre par les bons sentiments... Ne t'en souvient-il pas ?

— Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère ! — Ne dis pas cela, Jeannette. Tu ne peux à ce point avoir perdu la mémoire. Convenis seulement que ta force de résistance s'est émoussée au contact des caractères variés qui tourbillonnent autour de toi, ou bien que... tu ne veux pas l'employer parce que... parce qu'il t'est doux... de céder à la tentation.

Quel courage il faut pour dire des choses paillardes ! Comme je te prouve mon amitié avec cette franchise à la saint Jean-Chrysostome, n'est-ce pas ? Si je poursuis de la sorte, pinceras-tu ta petite bouche vermeille ? Allumeras-tu l'éclair mécontent de tes grands yeux ? Si je te prouve que tu es volontairement esclave, que tu rives toi-même à tes poignets les chaînes dont tu te plains, m'en voudras-tu beaucoup?...

Hélas ! chère amie, pour te convaincre, je n'aurais qu'à te mettre sous les yeux le détail de tes journées, exposé maintes fois par toi-même. Que de choses il était facile d'en supprimer ! Je prends au hasard, dans le tas, comme disent nos paysans, et je tombe sur... la trop fréquente exploration des magasins.

Bon ! tu te récries : tu prétends que cette habitude est une de vos qualités, à vous autres Parisiennes. Vous faites des marchés d'or ; vous bénéficiez de splendides occasions ; encore un peu vous enrichiriez vos maris et vous doteriez vos filles à force de profiter des bons marchés.

Le bon marché ! en êtes-vous dupes à ce point, Mesdames ? Y croyez-vous encore après l'avoir tant de fois poursuivi en vain ?... Le bon marché !

Mais quand vous arrivez, alléchées par de trompeuses réclames, l'étoffe hors ligne est épuisée ; le solde fabuleux s'est fondu comme par enchantement... C'était pour rien, tout cela. On s'est jeté dessus et vous arrivez trop tard ! Alors, pour n'avoir pas perdu votre temps, pour ne pas rentrer au logis les mains vides, vous vous laissez tenter par d'autres occasions. Moins brillantes que la première, elles sont encore une bonne fortune, dites-vous. Évidemment, vous n'avez besoin ni de ceci, ni de cela, vous en convenez vous-mêmes ; mais il arriverait certainement une heure où ces choses vous deviendraient nécessaires, et alors quel regret pour vous d'avoir négligé l'heureuse chance d'aujourd'hui ! Et vous entassez l'une sur l'autre ces merveilleuses économies ! Et, à l'usage, vous reconnaissez que, à si bas prix que vous ayez acheté, vous n'en avez pas même pour votre argent, un argent avancé mal à propos, un argent gaspillé ! Savez-vous bien qu'à la longue cela peut devenir ruineux, ces économies-là, et qu'il ne faudrait pas les renouveler trop souvent pour compromettre l'équilibre de votre budget ?

Je vais plus loin, ma petite Jeanne : j'admets que vous achetiez pour presque rien d'excellentes choses, n'est-ce pas le payer trop cher encore quand vous pouviez vous en passer ? quand c'est le seul bas prix qui vous tente ?

Mais elles ne vous coûtent pas seulement les quelques pièces de monnaie que vous sortez de votre bourse, le salaire du cocher qui vous attend à la porte, le frippage des vêtements que vous surmenez dans ces courses quotidiennes... Faut-il aller jusqu'au bout ? Faut-il que j'aie le courage de jalonner tout le chemin après avoir fait si bravement les premiers pas ?... Au fait, voici l'aube du carême ; je puis compter sur tes bonnes dispositions.

J'ajouterai donc, ma belle acheteuse, que les inconvénients pécuniaires de vos perquisitions prétendues économiques, sont les moindres. Vous sortez de chez vous dans un excellent motif d'abord ; vous avez assigné d'avance un but parfaitement utile et pratique à votre absence du logis ; vous voulez contribuer par votre savoir-faire au

bien-être de votre intérieur. Votre conscience de maîtresse de maison et de mère de famille est satisfait; tout semble donc pour le mieux.

Pourtant, il s'en faut bien, que tout soit pour le mieux!

Insensiblement, vous prenez goût aux bruits de la rue, à l'animation du dehors; ce stimulant devient nécessaire à votre imagination, il faut cet appoint à votre bonne humeur. Vous vous plongez dans la foule joyeusement, laissant errer vos regards à l'aventure et vos pensées au gré du vent qui passe... ordinairement, c'est un vent fort léger; vous marchez les mains inoccupées, l'esprit dissipé, sans avoir même conscience de votre inaction parce qu'elle est agitée, et vous perdez, avec l'habitude du travail, celle des pensées sérieuses et des calmes réflexions! et vous arrivez à vous faire un tel besoin de ces courses continues naissant l'une de l'autre, que vous sortiriez sans but plutôt que de rester chez vous!

Si quelque voix amie vous crie alors : Casse-cou! et si vous entendez cette voix, peut-être n'est-il pas trop tard pour retourner en arrière, changer d'habitudes et réparer le temps perdu...

Mais plusieurs sont restées sourdes à tout avertissement. Elles ont poursuivi leur labeur de juif errant sur les trottoirs, leur notoriété d'acheuses, un peu partout, et sais-tu, Jeanne, où elles ont abouti?... J'écarte la question d'argent. Elles ont abouti à une ruine bien autrement déplorable : celle de leur bonheur; celle de leur conscience!

C'est l'éternelle histoire de Madame Benoiton, vois-tu :

Pendant l'absence de leur maîtresse, les domestiques, livrés à eux-mêmes, négligent tout naturellement leur service, s'enracinent dans des habitudes préjudiciables et ne se montrent pas jaloux d'obéir à une maîtresse de maison qui leur inspire fort peu de considération par son manque de surveillance pour ses propres intérêts.

Pendant l'absence de leur mère, les enfants se détachent d'elle et subissent l'influence mauvaise des contacts de hasard; ils grandissent au gré des circonstances fâcheuses sans que se prépare, pour leurs passions à venir, le frein puissant des liens de famille, des souvenirs du foyer. Leurs facultés aimantes refoulées, leur respect filial anéanti, forment des ruines prématurées au fond de ces cœurs vieillissant avant l'âge, découragés avant la jouissance, et ils aspirent à noyer leurs désillusions précoces dans le vaste monde où leur famille ne sera nulle part et leur foyer dans aucun lieu!...

Pendant l'absence de sa femme, le mari, qui avait choisi en elle une compagne, reste amèrement aux prises avec la solitude : il note chacun de ses déshancements; il examine en juge la conscience de l'absente et s'exagère ses torts... les regards qu'il promène autour de lui ne rencontrent que le vide; l'oreille qu'il tendait au son de

la voix aimée, ne perçoit que le bruit monotone du balancier qui souligne la durée des heures d'absence; le cœur qui s'était donné, ce cœur que l'on semble dédaigner ou ne pas comprendre, se reprend peu à peu, la désaffection le glace progressivement et il vient un jour où ces deux existences de mari et de femme, ces existences unies par Dieu pour le temps et pour l'éternité, sont séparées cependant par un abîme!

De conséquence en conséquence, j'irais plus loin, chère amie...; mais les sombres tableaux que j'entrevois, les catastrophes finales que je pressens au delà de ces joyeuses courses quotidiennes, derrière ces chatoyants étalages, parmi ces flots de dentelle, de cachemire, de velours et de soie, me font frémir, et j'ai besoin de reposer mes yeux par d'autres contemplations.

Si ils s'arrêtent sur ce qui m'entoure, ils ne seront pas éblouis par le rayonnement du luxe : mon seul luxe à moi, c'est le bon entretien de ma très-simple maison. Mais mon mari ne s'en contente pas, l'insatiable! Ce n'est point assez pour lui que de s'abriter en hiver, derrière des portes bien closes, dans un doux confort qui ne manque pas d'élégance malgré sa simplicité : il lui faut l'épanouissement des choses extérieures, quand vient la belle saison; et le cher homme s'est suscité plus d'un envieux avec son magnifique jardin. A vrai dire, il n'avait qu'à reprendre les traditions de famille : avant lui, son père et son grand-père se sont fait gloire de l'horticulture : leurs mains actives ont planté ces grands arbres, dessiné ces massifs, nivelé ces allées spacieuses; leurs ombres semblent glisser parmi les ramures dans les jeux mystérieux de la lumière; et mon mari, sans doute, avec le parfum des acacias aux grappes rosées, y respire leur souvenir aimé!...

Ce jardin-là, c'est tout un univers, vois-tu, Jeanne! Que de touchants secrets il aurait à confier!...

La première fois que j'y pénétrai, j'étais fort tremblante, quoique bien heureuse; ma vieille belle-mère m'en faisait les honneurs avec cette dignité des gens d'autrefois qui masquait un peu trop la sympathie sous le cérémonial; sa haute stature, son profil droit et sévère, ses cheveux blancs, sa voix au timbre quelque peu masculin, et surtout ses formules cérémonieuses, tout cela m'imposait fort et je me sentais le cœur serré.

Tout en marchant d'un pas régulier qu'on eût dit réglé d'avance, nous arrivions sous une vaste charmille qui domine les murs d'enceinte et d'où la vue s'étend au loin sur la campagne :

C'est ici que mon fils a fait ses premiers pas, me dit mon imposante compagne; son père l'attendait, les bras ouverts, au fond de cette allée; moi, je le suivais inclinée, protégeant sa marche hésitante et... nous étions bien heureux!... et nous fûmes plus heureux encore quand d'autres enfants vinrent élargir l'horizon de notre cœur...; mais le temps a passé emportant toutes ces joies;

le vent de la mort a soufflé sur la famille, les jours de soleil se sont envolés, le foyer s'est éteint... à vous de le rallumer... ma fille!... »

Elle avait des larmes dans les yeux et de la tendresse dans la voix en prononçant ce nom pour la première fois; ses bras s'ouvrirent; je m'y laissai tomber en m'écriant : Ma mère! Je sentis qu'un cœur battait sous cette froide enveloppe; je devinai ce cœur de noble trempe et je fus rassurée.

Que craindre de l'avenir, d'ailleurs, en face de mon mari?... Et pourtant, ma chère Jeanne, tu sais s'il diffère en tous points de mon idéal de jeune fille.

Un artiste chevelu, décharné, un peu fou et même très-fou dans sa tendresse conjugale, noble par ses aïeux, célèbre par lui-même, c'était le type rêvé. S'il se fût nourri de poésie et abreuvé d'enthousiasme; s'il n'eût jamais éprouvé le vulgaire besoin de dormir; s'il eût parlé en vers alexandrins et qu'il se fût appelé Marius, oh! alors mon bonheur eût brillé sans égal. Marius et Florence!! Vois-tu, de là-bas, l'incomparable effet de ces deux noms unis?

Eh bien! mon mari ne s'appelle pas Marius, mais Pierre, un nom que j'aurais tout au plus admis chez un valet de ferme; déjà il était un peu chauve avant de me connaître; son visage, hâlé par le grand air, est coloré par une santé robuste. Il mange d'un vigoureux appétit; il ne se plaint jamais d'une insomnie; il parle comme tout le monde, sans rimer; il me tutoie bourgeoisement devant tout Israël; il ne dérocherait pas la moindre étoile à ma prière, et pourtant... je l'aime de tout mon cœur et je suis la plus heureuse femme du monde!

D'où vient ce prodige? Quel est ce mystère?...

Vois-tu, ma Jeanne : un cœur généreux, un loyal caractère, juste assez d'esprit pour n'en pas avoir trop, tout cela sous la garde des habitudes

religieuses et du sentiment du devoir, c'est la vraie poésie conjugale... c'est même la seule : Hors de là, point de salut!

Pierre possède pleinement cette poésie, bien qu'il rappelle plutôt un Hercule qu'un Sylphe par son extérieur; il y joint, à l'occasion, une certaine autorité maritale qui ne le dépasse pas le moins du monde; mais il la réserve pour les circonstances difficiles, pour les heures où mes anciens papillons bleus qui voltigeaient un peu sur toutes les cases de mon cerveau, y agitent encore leurs ailes diaphanes. Alors il clot la discussion par un bon sourire un peu sérieux; il me met un baiser paternel sur le front, et, d'une voix moitié grondeuse, moitié câline, il me dit :

« Assez, mon enfant! n'en parlons plus. »

Mon enfant!... comment veux-tu qu'une femme ainsi apostrophée ne se soumette pas immédiatement comme une pensionnaire? Elle eût conservé peut-être quelques vellétés de rébellion contre le mari... mais le moyen de se révolter contre le « papa »?

Le « papa » de sa femme a vraiment l'attitude d'un frère de ses enfants tandis que j'écris ces lignes, et son rire sonore et franc se mêle à leurs cris d'oiseaux dans tous les coins du jardin où la séve commence à s'éveiller. Ce gros enfant-là va fatiguer sa petite-fille qui marche à peine, et son fils, très-facile à surexciter, aura de brusques réveils toute la nuit.

Heureusement, la grand'mère a la bonne inspiration de poindre à l'angle de la charmille. Génération d'hier et génération d'aujourd'hui, inclinez-vous devant cette opportune intervention qui me donne le temps de finir ma lettre et d'y joindre comme signature, pour ma chère Jeanne, un tendre baiser de son amie.

FLORENCE.

MODES

Les rentrées tardives à Paris et les préoccupations politiques ayant contribué à diminuer considérablement les réceptions et les bals de cet hiver, il est question de les reprendre avec prolongation après Pâques.

La saison se prête alors aux toilettes plus simples, surtout pour les jeunes filles. L'organdi, la mousseline, les broderies en font les plus grands frais. Dans mon prochain courrier je donnerai divers modèles de ce genre. Pour le moment, nous entrons dans la période des soirées sérieuses, des dîners et des concerts.

Les robes décolletées ne sont plus de rigueur, et sauf de rares exceptions, elles sont généralement remplacées par des corsages différemment

ouverts; il y en a qui, quoique très-largement ouverts, sont cependant retenus au cou par un seul bouton ou une agrafe, ensuite le corsage s'écarte dans la forme d'un cœur. Mais je dois constater que cette mode d'ouverture, évidemment plus contenue que celle d'ordinaire, a néanmoins l'aspect moins convenable et moins comme il faut.

Les corsages carrés vont surtout bien aux personnes pas trop fortes. On en voit aussi de demimontants dans le dos. Mais cette façon, pour être gracieuse, exige une excellente confection.

La forme *princesse* ou *tunique*, en un mot celle qui ne sépare pas le corsage de la jupe, se fait aussi aux robes du soir. J'ai vu de ces tuniques qui ne se boutonnent pas devant, et s'écar-





IMP. DUPUY, PARIS

Mars 1876.

N° 4038

Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Modes de Paris, rue Drouot, 2.

Costumes du Petit St Thomas, Rue du Bac, 7 bis.

Modes des M^lles Tarot, rue Favart, 4.

Robans et Passementiers de la Ville de Lyon, rue de la Chaussée d'Antin, 6.

Eventails artistiques de la maison Alexandre, Boulevard Montmartre, 4.

tent au contraire en laissant le jupon très à découvert. Les devants, assez courts, sont retenus un peu en arrière par des flots de ruban et quelquefois des fleurs. Les lés de derrière, au contraire, sont fort longs et à queue; le jupon ne les dépassant pas en dessous, n'a besoin d'être garni que par devant, soit de bouillonnés, de petits volants ou de très-gros plissés.

Le corsage montant, très-ouvert, est à taille longue et très-collant; les manches demi-longues, avec nœuds de ruban et jolie garniture intérieure. Il est facile, quand on veut rendre la toilette moins habillée, d'y ajouter un gilet à très-longues basques, avec petites poches en velours, en brocatelle ou en satin broché.

Les robes du soir ont aussi parfois de larges poches, ce qui est un prétexte à garnitures. On y met des effilés, ruches, plissés, nœuds de ruban ou de velours, et quelquefois des guirlandes ou branches de fleurs.

Du reste, la fantaisie la plus large préside à l'organisation des toilettes actuelles. La mode n'est plus absolue, et il faut savoir en profiter pour utiliser bien des choses, au lieu de toujours acheter du nouveau.

Les tissus souples sont ceux qui se prêtent le mieux aux draperies des relevés; les bouffants et les fronces sont complètement mis de côté. Le cachemire est donc toujours très-goûté, surtout pour les jeunes filles; en nuances claires, il les habille fort bien pour le soir.

J'ai remarqué plusieurs costumes de ce genre que j'ai trouvés du meilleur goût. Ils étaient ainsi composés :

Le premier avait un jupon de foulard tussor bleu de ciel, à queue; deux petits volants plissés sur le devant, et un très-haut à gros plis par derrière.

Tunique en cachemire du même bleu, très-longue et relevée en draperies plates, retenues derrière par une chaîne composée d'anneaux d'argent et de soie bleue. Cette chaîne venait s'accrocher à une ceinture ronde en galon d'argent agrémenté de soie bleue, d'où partait, pendant de chaque côté, une chaîne semblable et de beaux glands. L'une retient la tunique du côté gauche en la relevant un peu; l'autre, du côté droit, soutient une large poche ou aumônière ornementée d'argent et de soie bleue. — Manches demi-longues avec chaîne, cordelière et glands.

Dans l'ouverture de la tunique, qui est garnie ainsi que tout son tour de plusieurs rangées de soutaches de soie bleue et de fines soutaches d'argent, se trouve une ruche de tulle blanc bordée d'un fil d'argent. Même ruche aux manches. Bouquet de roses au corsage. Ce même modèle, pour la ville, exécuté en tissu de laine beige clair, est extrêmement distingué; l'argent y est remplacé par de l'or. — Chapeau de feutre de même teinte; plume naturelle et ornement d'or.

La seconde toilette de cachemire est rose, avec

le jupon en soie, foulard ou faille. On pourra le faire simplement en mousseline rose avec beaucoup de petits volants, à moins que l'on ne possède un jupon de soie fané. Dans ce cas, il faudra le recouvrir de petits bouillonnés de barège, ou même de tarlatane.

La tunique est en cachemire sans garniture autour. Elle n'a qu'un simple ourlet, est fermée devant par des nœuds de soie, et fendue de chaque côté; ces deux ouvertures, de la largeur d'une main, allant un peu en évasant vers le bas, sont lacées du haut en bas par une cordelière de soie rose.

Cette tunique n'est relevée qu'une seule fois par derrière, avec une cordelière et deux glands. Le lé de derrière est taillé de façon à pendre un peu sur la queue du jupon. Les manches sont en soie unie ou bouillonnées, selon le jupon. Elles ont un revers retenu sur le dessus par un nœud fait avec une cordelière de soie et un gland. Le corsage est ouvert. On peut y ajouter un petit fichu de foulard rose croisé à la taille.

Il y a encore un autre costume de cachemire *blanc crème*.

Cette jolie nuance est malheureusement devenue très-commune, comme presque toutes les nouveautés du reste. Ensuite, on l'a beaucoup exagérée. Si le blanc laiteux *crème fraîche* est séant et d'un ton doux aux lumières, le blanc roux, jaune sale, est d'un très-vilain effet et doit être évité. Donc, la robe de cachemire dont il est question est d'un blanc réussi. Elle est ornée d'un effilé de laine à boucles, et le devant est fermé par de petites pattes découpées, liserées de soie, laissant voir le jupon de dessous entre chacune d'elles. Un très-large nœud de faille blanche retient la draperie par derrière.

Si l'on veut *élégantiser* cette tunique, on la place sur un jupon blanc ou de couleur claire. Dans le cas contraire, on la porte avec un jupon de faille ou de velours noir.

La difficulté, pour les tuniques, est de bien faire concorder l'ampleur du relevé avec la diminution du lé vers la taille par derrière.

Cette difficulté est facilement branchée en coupant le dos et le dessous des bras séparément du reste de la tunique, à une hauteur de vingt centimètres après la taille.

L'ampleur est ensuite rapportée à la distance désirée, en formant plusieurs plis qui doivent être fixés en dessous, ce qui empêche complètement de soupçonner la séparation de chaque partie.

Quant aux devants, il est bien entendu qu'ils doivent être d'un seul morceau du haut en bas, les pincées se chargeant d'amincir la taille et se prolongeant dans la jupe selon la nécessité.

Les petites cuirasses sans manches trouvent leur emploi dans les réunions intimes; les noires surtout, en velours ou faille. Garnies de petites

soutaches d'or, elles font bon effet sur n'importe quelle toilette.

Les gants de soirée, ne se contentent plus de 4 ou 6 boutons; il y en a qui en comptent jusqu'à 20, et naturellement coûtent à proportion.

Je dois dire que ces gants montant jusqu'à la petite manche courte, et cachant complètement le bras, ne sont nullement une jolie invention et n'ont aucune raison d'être. Si l'on supprime les longues manches, c'est pour laisser voir le bras; il n'est donc pas logique de l'emprisonner dans un gant. 4 et 6 boutons doivent amplement suffire aux personnes vraiment élégantes et n'ayant pas de motifs pour dissimuler leur bras.

Les jours, devenus plus longs et plus clair, permettent aux enfants d'arborer leurs petites toilettes de couleurs.

La peluche les habille fort bien : en bleu clair, c'est charmant. Robe et vêtement pareils.

Le paletot doit être très-long et peu ample. La robe à boutons de soie blanche par devant. Nœuds de faille blanche aux poches et au cou du paletot. Large ceinture de faille blanche dessus ou dessous le paletot. Coques de la longueur des pans.

Petite capote chiffonnée en peluche avec plume blanche. Nœud de faille blanche dans les cheveux. Bas bleu clair.

On brode maintenant les petites toilettes de cachemire avec de la soie blanche comme celles de percale. Dessins de broderie anglaise, roues, etc. En bleu de ciel, marron, gris, rose, etc., c'est très-joli.

VISITES DANS LES MAGASINS

Les renseignements que je vais vous donner vous intéressent toutes, mesdemoiselles. Ils ont pour objet les travaux à l'aiguille dans lesquels je classe : la tapisserie, les applications sur drap, sur toile, la broderie russe, en un mot tous ces ouvrages de fantaisie auxquels s'adonnent aujourd'hui les jeunes filles, les mamans, voire même les grand-mères. La maison du *Sphinx*, où j'ai été prendre ces renseignements, possède une collection de dessins de tapisserie ancienne et moderne du meilleur goût. Bandes pour rideaux et portières, fauteuils, chaises et coffres à bois, sont dessinés avec entente. J'ai vu là revivre un ancien travail qui, j'ose l'affirmer, va redevenir à la mode; il s'applique aux encadrements de rideau et de portière, imite l'application sur drap et se fait très-vite : c'est la *tapisserie sur drap*. Le dessin tracé sur canevas s'applique sur la bande de drap, et vous travaillez comme si vous faisiez une simple tapisserie, en ayant soin de prendre canevas et drap en faisant le point; les dessins doivent, pour faire bon effet, être très-largement jetés; les rinceaux se prêtent à ce genre mieux que les fleurs. Vous savez sans nul doute qu'on appelle rinceau un ornement dessiné en forme de branche retournée et se terminant en feuille; le dessin fini, on tire les fils du canevas et le drap sort de fond à la tapisserie.

J'ai vu au *Sphinx* les tentures d'une salle à manger ainsi faites, c'était à croire à une belle application, mais plus large, plus mouvementée. Je vous recommande ce travail non-seulement parce qu'il est joli, mais encore parce qu'il va vite et qu'il est moins coûteux que les autres.

Les gentils travaux de fantaisie, je ne puis tous vous les désigner, je suis obligée de faire un choix et l'embarras est grand. Aujourd'hui mon choix se fixe sur les tapis en toile d'ameublement; ils ont un cachet de simplicité élégante qui charme tout de suite. Ne vous imaginez pas que cette toile est grossière, c'est un genre de toile fait exprès pour tapis et tenture et dans les tons : écarlate, cachou et gris; le prix est le même, quant à la couleur; il varie seulement suivant la dimension du tapis.

Les trois grandeurs sont : 65 centimètres carrés;

60 sur 100 de long, et 100 sur 100. Dans ces mesures se trouve comprise la frange effilée mouée dans la toile.

Le monogramme, chiffre composé des initiales de grande dimension, occupe le milieu du tapis; le contour seul se brode en laine au point de côté. Le tapis avec l'effilé noué, le chiffre dessiné, échantillonné, et la laine pour le terminer, coûte : 18, 28 et 32 fr., suivant les grandeurs.

Je terminerai cette très-courte énumération des ouvrages que j'ai vu au *Sphinx*, en disant à mes lectrices qu'elles y trouveront toutes les teintes de laines passées, pourries qui donnent aux tapisseries modernes la *patine* du temps, comme disent les artistes, et j'ajouterais comme *great attraction*, que les prix sont très-raisonnables; vous pouvez d'ailleurs en juger par ceux que j'ai indiqués. Madame Miroude se met à la disposition de nos abonnées pour tous les renseignements dont elles peuvent avoir besoin; nous les prions d'adresser directement leurs demandes : Au *Sphinx*, 55, Avenue de l'Opéra.

Occupons-nous maintenant des étoffes de printemps, car nous y touchons. A laquelle accorderons-nous pour le moment la préférence? Au cachemire de l'Inde, tel est mon avis, et c'est à la *Compagnie des Indes*, 42, rue de Grenelle-Saint-Germain, que nous irons nous renseigner. Le cachemire de l'Inde est facile à reconnaître : au *toucher*, il est plus moelleux que le cachemire français; à l'œil, il nous montre un léger duvet produit par la laine-cachemire, effet qui ne se rencontre pas dans notre fabrication, ensuite il est croisé des deux côtés; quant à la lisière, elle n'a rien de particulier et ressemble à toutes les lisières des tissus de laine d'un certain prix. Pour costume de demi-saison, on trouve du cachemire de l'Inde dans tous les tons à la mode, à 8 fr. le mètre en 1 mètre 25 centimètres de largeur; cette qualité fine et légère permet de faire le costume complet garni de volants et de plissés; une qualité supérieure coûte 9 fr., une autre 12 fr., une autre encore 15 fr., dans la largeur indiquée. Le cachemires s'allie très-bien au foulard, soit que l'on fasse le costume de deux tons ou d'un seul ton, et nous en trouvons dans la même maison un





Mars 1876.

Journal des Demoiselles

N° 4038 bis

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS
 Modes de Paris, rue Drouot, 2.

Couillettes du Petit St Thomas, Rue du Parc, 23.

Foulards de la Compagnie des Indes, rue de Grenelle St Germain, 42.

Mercure de la Compagnie Irlandaise, rue Croisot, 36.

Machines à coudre Wheeler et Wilson, Boulevard Sebastopol, 30.

très-grand assortiment comme qualités, nuances, dessins imprimés et brochés. Les deux qualités unies et lisses coûtent 5 et 6 fr. le mètre, en quatre-vingt et quatre-vingt-cinq centimètres de largeur, le foulard croisé 6 fr. 50 c. et 8 fr. le mètre; l'uni broché 8 et 10 fr. le mètre; les foulards croisés et brochés ont quatre-vingt-dix centimètres de largeur.

Les dessins miniatures très-nombreux font toujours de gentils costumes pour fillette et jeune fille. Nous classons sous cette dénomination les pois, les rayures, les mille raies et les bouquets; le prix varie de 4 fr. 75 c. à 12 fr. 50 c. Les nouveaux foulards tissés sans envers ont des dispositions très-variées de lignes, de carreaux fondus, de rayures-musique, de grains de poudre, mélangées de tons ou de couleurs tranchantes, mais harmonieuses et éteintes; la largeur est de soixante et soixante-deux centimètres, et le prix, 8 fr. 50 c. et 10 fr. le mètre; une qualité plus belle, en soixante-dix centimètres de largeur, coûte 12 fr. 50 c. le mètre.

La nouveauté de la saison, le foulard crêpe de Chine granité, ne se trouve qu'à la Compagnie des Indes. Ce tissu d'une souplesse, d'un brillant remarquables remplacera le crêpe de Chine; il se fait en teintes claires et foncées, se mélange de deux tons camaïeu ou de nuances tranchantes. — Je signale les grisailles comme particulièrement jolies pour les costumes de ville. La Compagnie des Indes envoie franco la collection de ses échantillons avec prière de retourner les échantillons après avoir fait son choix, et en ne conservant qu'un morceau de l'échantillon choisi, pour le comparer avec l'envoi.

Pour l'ornementation de nos costumes: Nœuds des manches, du corsage, écharpe drapant le relevé, nous trouvons à la Ville de Lyon, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, toutes les nuances des étoffes, reproduites en beau ruban de faille, en ruban archiduc. Nos toilettes en cachemire des Indes acquièrent de ce mélange un peu plus d'élégance, sans cependant sortir d'une simplicité soignée telle que le veut le costume de ville.

Les nouvelles voilettes en tulle moucheté se garnissent de dentelle tissée soie noire et fil d'or; ce fil, soirement employé dans le dessin, produit un très-bon effet, et la voilette, croisée derrière sur la coiffure, semble refléter les nuances dorées des cheveux blonds. Les mantilles en dentelle lama, en blonde espagnole,

dont on fait grand usage pour les sorties de théâtre et de bal, sont, à la Ville de Lyon, élégantes et riches de dessin; nous en dirons autant des barbes en dentelle arkangel pour chapeau et cravate. Quant aux gants, ils y sont excellents, et le gant Joséphine, dont seul ce magasin a le dépôt, s'est généralisé; son succès est dû à l'élégance de la coupe, à la bonne qualité du chevreau et à la solidité des coutures et des boutons. Le gant de Suède blanc a été adopté cet hiver pour les bals et les soirées; c'est de l'extrême élégance!

Quelques détails sur les mouchoirs vont terminer ces renseignements; nous les prenons à la Compagnie Irlandaise, 36, rue Tronchet. D'abord, nous vous parlerons du classique mouchoir en belle batiste, fil de main à vignette blanche et d'une grandeur raisonnable; la qualité de ces mouchoirs ne laisse rien à désirer et comme finesse et comme durée. Cette même qualité de batiste est employée pour les mouchoirs à ourlet à jour, — très large ourlet, c'est la mode, — et le nouveau chiffre de forme originale et très allongée se brode en angle.

Les fantaisies pour jeune fille sont nombreuses; elles reproduisent dans l'ourlet, dans les vignettes, les nuances des costumes avec lesquels on les porte; les ourlets rapportés en batiste de couleur, unie ou à carreaux, ou à rayures, ou à pois, conservent l'angle en batiste blanche, et le monogramme s'y brode en coton de couleur comme l'ourlet. D'autres mouchoirs sont ornés de vignettes imprimées qui simulent des festons; un semé de fleurettes, des bouquets jetés et quelques points de broderie mêlés à l'impression, lui donnent un relief qui fait croire à une broderie complète.

Nous appuierons surtout sur la bonne qualité des toiles et des batistes employées par la Compagnie Irlandaise, parce que cela nous semble la première condition à exiger; ensuite, nous ajouterons que les broderies, variées de disposition, sont délicatement exécutées, que les chiffres sont en rapport avec la broderie, les jours, avec l'ornement du mouchoir. Quant aux dentelles qui garnissent les mouchoirs de soirée, les mouchoirs pour corbeille de mariage, elles ne laissent rien à désirer comme finesse du réseau et comme dessin. Les mouchoirs en application, en point à l'aiguille, sont d'une grande richesse; ils sont le complément d'une belle corbeille de mariage.

C. L.

EXPLICATIONS

GRAVURES DE MODES

PREMIÈRE GRAVURE.

Toilettes des magasins du Petit-Saint-Thomas, rue du Bac, 35.

Chapeaux de mademoiselle Tarot, 4, rue Favart.

Première toilette. — Polonaise en cachemire, avec revers et poches en velours garnis d'un bord en plumes. Petit col en cachemire garni de plumes et de boutons en acier. Jupon en velours, monté à larges plis derrière. — Chapeau, forme capote, en velours et foulard. Roses dessous.

Deuxième toilette. — Robe en louisine, ornée d'un volant froncé dans le bas; tablier à larges plis en tra-

vers, remontants; il est garni d'un éfilé grillage et relevé en arrière par une draperie croisée formant pointes. — Confection en cachemire garnie de ruche en dentelle; nœuds en soie et macarons en passementerie. — Chapeau en feutre et faille; longue plume et roses tombant derrière.

Toilette de petite fille. — Robe princesse en soie et velours, taillée en bandes, s'élargissant du bas; revers et large nœud en soie. — Chapeau de forme capote en faille, avec aile et nœud sur le côté.

DEUXIÈME GRAVURE.

Première toilette. — Robe en taffetas, ornée de deux draperies plissées formant le tablier devant et retenues

en arrière par de larges nœuds. — Corsage avec bande en biais au milieu du dos. Manche ornée de draperie et nœud. — Chapeau en faille et foulard avec plume et nœud.

Toilette de mariée. — Robe en faille, forme princesse devant, ornée de deux plissés dans le bas, et fermée par des nœuds en ruban et des agrafes en fleurs d'oranger. Corsage plat dans le dos et descendant plus bas que la taille; jupe à plis larges derrière; sur le côté, nœuds et bouquets en fleurs d'oranger. — Manche ouverte, garnie de plissés en faille et dentelle. — Coiffure en fleurs d'oranger, pouff avec traine. — Voile en tulle illusion.

TAPISSERIE COLORIÉE

LAMBREQUIN pour galerie de rideau ou de portière; la petite bande du haut pourra être utilisée pour encadrement de ces objets, ou pour chaise, coussin, etc. Suivant la nuance des rideaux, la nuance du fond pourra être modifiée et faite en havane, gris feutre, vert mousse, etc.

PETITE PLANCHE DE TRAVAUX

PREMIER CÔTÉ

DESSUS DE SACHET, application de percale sur nan-

souk; l'application est fixée par un lacet anglais à picots. On le monte sur transparent de couleur.

DEUXIÈME CÔTÉ

DEUX CARRÉS en filet guipure. Ces deux dessins sont susceptibles de modifications pour le nombre de points. DENTELLE filet guipure.

TROISIÈME CAHIER

Tunique grecque. — Mouchoir guipure Richelieu. — Eulalie. — Berthe. — Coiffure en dentelle. — Zoé. — Corbeille de layette. — Honorine. — Etoiles au crochet. — Isabelle. — Garniture broderie anglaise. — Parure guipure Richelieu. — Entre-deux guipure Richelieu. — Confection en drap. — Effilé boules. — Garniture guipure Richelieu. — Angle brodé sur tulle. — Effilé muguet. — Garniture guipure Richelieu. — Dentelle en laine au crochet. — Effilé en laine. — Carré guipure Richelieu. — Nœud en faille. — Peignoir et Coiffure. — Applique coquillée. — Garniture. — Mouchoir. — Cravate en tulle crème. — Thérèse.

PLANCHE III

PATRON A PIÈCES INDÉPENDANTES POUVANT SE DÉCOUPER

Tunique grecque, page 1 (3^e cahier).

MUSIQUE. — *Gare aux Choux.* — *Les Deux Sœurs*

Explication du rébus de Février : *Désœuvrement est père de soucis.*

RÉBUS



Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY.

6-446 PARIS. — TYPOGRAPHIE MORRIS PÈRE ET FILS, RUE ANELOT.